P. P.
1018 Lausanne 18

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

136

19 février 2011
paraît cinq à six fois par an
vingt-quatrième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Inactuelles

Christologies

Portraits de quelques protagonistes ès querelles christologiques.
De gauche à droite : Arius, Cyrille d'Alexandrie, Nestorius, Grégoire de Nysse.

«Au commencement le Logos était et le Logos était auprès de Dieu et le Logos était Dieu.» (Jean I, 1-2)

Il est des époques qui ne parlent guère à l'imagination. Comme ne s'en détachent aucune stature héroïque ni aucun événement prestigieux, elles ne se prêtent pas à la construction d'un légendaire. Époques intermédiaires, elles ne se fixent pas dans la mémoire collective, mais demeurent dans un angle mort de l'Histoire (qu'on songe à la parenthèse du Directoire, coincée entre la Grande Terreur et Bonaparte, aux débuts tâtonnants de la IIIe République après la débâcle de soixante-dix, à la si décriée République de Weimar…). Bien qu'au premier abord peu inspirantes, elles se révèlent souvent instructives, car entre elles et nous ne se dresse au moins pas l'obstacle épistémologique de la fermentation narrative ni de l'effervescence mémorielle.

Ainsi me souvient-il de m'être inscrit sans enthousiasme préalable, pour satisfaire aux seules exigences académiques, à un cours, qui s'avéra passionnant, sur la période constantinienne et la fin de l'Empire romain en Occident. Un tel cours ne pouvait manquer de s'aventurer dans les voies tortueuses des premiers siècles du christianisme. Et ce sont ces réminiscences lointaines qu'est venu raviver un récent ouvrage, centré sur les aspects théologiques et salvifiques du mystère de l'Incarnation.

Feignez pour une fois, si vous avez à feindre, que vous soyez juif ou musulman. La doxa chrétienne concernant la figure de Jésus ne laissera pas de vous scandaliser même si, dans l'hypothèse où vous seriez adepte de la secte mahométane, votre Livre lui reconnaît une place éminente, ainsi qu'à Marie. Il vous semblera non seulement paradoxal mais encore insensé de soutenir que ce Christ a préexisté avant les siècles, puis qu'il a consenti à se faire homme et à naître. C'est pourtant l'épineuse problématique de ce Logos *«dualité une, Dieu et homme»* suivant l'oxymore de Clément d'Alexandrie, qui mit en ébullition les cerveaux des Pères de l'ancienne Église.

Certains hérésiarques, soucieux d'évacuer le scandale d'un changement en Dieu, présentaient le Logos comme première créature du Père, niant donc sa pleine divinité. D'autres estimaient l'Incarnation plausible si l'on admet que le Logos divin prend en l'homme la place de l'intelligence (*noûs*), ce qui revient à lui faire assumer une humanité incomplète. Les défenseurs de ce qui sera appelé *orthodoxie* se situaient sur une ligne de crête dominant deux abîmes : celui de la négation de la pleine divinité du Christ et celui de la négation de sa pleine humanité. Et le concile de Chalcédoine (451) tranchera, par sa formule dite de l'*union hypostatique*.

Ces termes posés, on se contentera ci-après de survoler la combinatoire des positions et contre-positions d'intervenants divers, en respectant une séquence à peu près chronologique, et d'évoquer les élaborations sémantiques que ces disputes occasionnèrent. Les *hétérodoxes* sont toujours tentés d'absorber une nature du Christ au profit de l'autre ; les *orthodoxes* s'efforcent de conserver pleinement les deux natures, tout en trouvant la formule idoine qui en exprime l'exacte combinaison et garantisse le dogme contre les déviances ultérieures.

Un riche assortiment

Au IIe siècle déjà, contre le *docétisme* des gnostiques, ces contempteurs de la matière pour qui l'aventure terrestre et visible du Christ n'était qu'apparence (à leurs yeux Il avait seulement transité par Marie !), bataillait Irénée, évêque de Lyon, insistant qu'alors se perdrait la similitude avec Adam, nécessaire à l'économie du salut, et aussi qu'aucune gratitude ne serait due au Christ puisqu'Il n'aurait pas réellement souffert et que la Passion ne serait qu'un leurre. Or, le Logos n'a pas, d'après Irénée, revêtu un corps humain comme une livrée ; il a assumé pleinement l'existence humaine tout en restant le Logos johannique.

Inversement, les *ébionites* sont des judéo-chrétiens qui, de même que les tenants de l'*adoptianisme*, voient en Jésus un prophète si admirable que Dieu en a fait son Fils

(Suite en page 3)

Une menace pour la démocratie

Les journalistes romands nuls en lecture et en mathématiques

Paris soupçonne l'épouse du président déchu d'avoir fui avec 1,5 tonne d'or

Les services français accréditent la thèse d'un départ forcé du président Ben Ali

***Le Monde*, 18 janvier 2011**

● La famille Ben Ali a-t-elle pris soin en décembre de sortir 1,5 kilo d'or du pays avant de prendre la fuite? C'est ce qu'affirme le journal *Le Monde* dans ses éditions d'hier, se basant sur des

C. M., «Une fortune colossale et bien mal acquise», in *24 Heures*, 18 janvier 2011

Grand Prix du Maire de Champignac 2010

Résultats et discours en page 6

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 125 1018 Lausanne 18
•
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
•
Abonnement : Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro : Suisse : 4.35 francs
Europe hors zone franc : 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro :
Jean-Frédéric Bonzon
lA broutille de service
Charles Chopin
François Conod
Gil Meyer
Jean-Jacques Marmier
Henry Meyer
Claude Pahud
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Igor Texte
0 distin ction 0

«…ça commence bêtement sur son balcon, ou dans son jardin si on en a la chance d'en avoir un : ne pas utiliser des pesticides, laisser la nature un peu tranquille, ne pas tondre la pelouse à tout bout de champ.»
Jacques Mirenowicz, rédacteur en chef de *La Revue Durable*, supra RSR1-La Première, 15 novembre 2010, vers 12h57

«C'est normal que le capitaine d'un bateau trouve son bateau le meilleur et défende sa crémerie.»
Jean Romain, à la barre comme à la baratte, supra TSR1, 14 déc. 2010, 55e min.

«Comment la communauté internationale peut-elle se sortir de ce grand écart dans lequel elle s'est fourrée ?»
Tatiana Oddo, gymnaste verbale, supra RSR1-La Première. 16 décembre 2010, Forum, 18h07

«Moi j'aime bien, quand on me cite, me citer moi-même.»
Jean-Claude Mermoud, conseiller d'État UDC vaudois, au Grand Conseil, 16 nov. 2010, 10h10

«On sait que les éoliennes peuvent faire moins de bruit, si elles tournent moins vite, si elles sont plantées différemment, voire arrêtées…»
Laurent Schaffter, ancien ministre jurassien, in *Le Quotidien Jurassien*, 27 déc. 2010

«Je pense que dans toute réforme il y a des choses qui changent.»
Jacqueline de Quattro, conseillère d'État PLR vaudoise, supra RSR1-La Première, 1er décembre 2010, 18h32

«Vous aviez, avant EVM, 120 à 130 hellénistes qui sortaient par année au canton de Vaud. Il y en a 7 à 12. Ça veut dire qu'on est en train de tuer les langues mortes.»
Fabienne Despot, députée UDC-VD, supra TSR1, 14 déc. 2010, 51e min.

«Le groupe UDC compte 26 membres, dont 24 hommes, donc 2 femmes.»
Sandrine Bavaux, députée Verts-VD, au Grand Conseil, 8 décembre 2010

Hors-concours

«En 2010, j'étais la première femme du pays en termes de taux de pénétration»
Sabine Laruelle, ministre belge des PME, in *Le Soir*, 23 décembre 2011

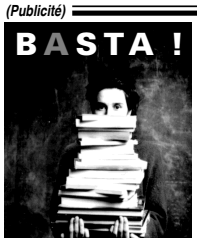
«Il n'en fallait pas davantage pour que, d'un mouvement de sourcils, l'un des serveurs du bar me disposât discrètement un fauteuil non loin d'eux.»
Pierre Assouline, biographologue, in *Lutetia*, Folio n° 4398, p. 78

Distinguez-vous : offrez
LA DISTINCTION
à vos parents, proches, amis et ennemis
Abonnement-cadeau : frs 12.80

Charles Chopin prend le métro mais pas trop

par Charles Chopin

(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : chauderon@librairiebasta.ch
Ouvertures : LU 13h30-18h30, MA-ME-VE 9h-18h30, JE 10h-18h30, SA 10h-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, Anthropole, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : LU-ME 9h-17h, JE 10h30-17h, VE 9h-16h00

Courrier des lecteurs

Tiens, du Feydeau postmoderne

Monsieur Bertrand Clarme reprend la plume dans vos colonnes. Il était un piètre poète local, incapable d'élévation, de décentrement, de secousses cognitives ou métaphoriques. Il veut maintenant nous proposer une sorte de géographie affective ou d'urbanisme sentimental. Pourquoi pas, mais il faut remarquer que sa compétence dans le domaine de la mobilité et du transfert modal est aussi piteuse que celle qu'il démontrait en tant que versificateur –aujourd'hui versifié en prose…

J'en parlais encore l'autre jour avec Maud. Elle m'a assuré que l'ensemble des prestations intellectuelles de son ex la consternait, aux siècles des siècles. Ses palinodies entre poésie, approches quantitatives, retour aux épanchements lyriques sous forme de connaissance pseudo-systématique, ne prêtent qu'à rire. Elle n'a jamais aimé son lyrisme, elle n'aime pas son analyse de la ville et des transports. Qu'il se le tienne pour dit.

Et que, en passant, le mari de Maud se tienne lui aussi pour dit que, lui non plus, il ne vaut plus grand-chose à ses yeux. Sa superbe (à lui) a fini par l'excéder (elle); le mandarinat n'est pas sexy, c'est ainsi quoi qu'en pensent des générations de profs d'Uni.

Elle me l'a dit, avant que nous ne partions prochainement en escapade sur le Danube, sur l'oreiller satiné de notre retraite dans un hôtel de Grindelwald. Comme quoi la station bernoise (à laquelle on parvient par des moyens de transport dont le charme échappe sans doute tant au géographe qu'au mari, de même que celui-ci a perdu tout sens de l'agrément d'autres transports, moins géographiques et plus phéromoniens) n'héberge pas que des bouquetins et des chamois, en fait de bêtes à corne…

RB,
rue du Mauvais-Passage,
comme déjà dit
précédemment.

Un qui se répète et se répond à lui-même et ne connaît pas encore son malheur, pourtant récurrent

Bien qu'éminemment littéraire, bien que littéraire éminent, je voudrais proposer que se constitue une sociographie du monde universitaire, en lien avec une étude de physiologie. Il me semble que n'importe quel scientifique devrait reconnaître l'extraordinaire importance de procéder à la comparaison systématique des populations a) étudiante, b) du corps intermédiaire, c) du personnel administratif, d) du corps professoral.

Ma proposition scientifique est issue d'une expérience ma foi traumatisante. Lors d'un de mes joggings vespéraux, et alors que j'ahanais en gravissant une colline, j'ai entendu quelqu'un soliloquer derrière moi. Ce monologue s'est peu à peu rapproché; il émanait d'une poitrine manifestement non essoufflée. Et puis la personne s'est rapprochée encore, et m'a finalement dépassé. Il s'agissait d'un étudiant fort adipeux qui parlait au téléphone: vêtu d'un «tee-shirt» à l'emblème d'une haute école (celle qui a eu la bonne idée de m'engager), lequel était vaste et imbibé de sueur, ce jeune homme obèse planifiait, intarissablement pendu à son portable, une soirée bien arrosée avec ses amis.

Terrible constat: le relativement ingambe membre du corps professoral que je suis (j'entends: relativement par rapport aux ectoplasmes cacochymes dont j'ai enlevé la chaire au péril de ma vie académique, après un siège risqué et rusé) ne fait, pour ce qui concerne non seulement les kilos de graisse mais aussi la capacité pulmonaire et la masse musculaire, pas le poids face à un étudiant manifestement peu entraîné, porté sur la boisson et le «fast food». Ainsi vont les générations, ainsi se succèdent-elles, ainsi ne se parlent-elles pas.

Lorsque je pense à cet énergumène de «BC» qui inondait vos colonnes de jérémiades à propos de son jogging avec, contre, tout contre, malgré, en l'absence de Maud, je dois conclure que les temps changent et que la réponse n'est pas en train de souffler dans le vent, mais bien plutôt de souffrir dans mes poumons.

Mais je me dresse, comme l'homme camusien, contre le destin tragique et la fatalité. Je remonterai la colline en courant, et en portant ma pierre de Sisiphe. Et à la descente, je clamerai qu'il faut combattre cette opacité et ce silence par la science. Science de l'esprit d'abord, bien sûr: je vais ainsi tenter de retrouver, dans toute la littérature occidentale et à travers les «romans de formation» les plus divers, des traces de ce terrible langage du monologue générationnel. Je ne doute pas que, de Goethe au rap d'aujourd'hui, le matériau recueilli me permettra de tirer des conclusions très générales et très définitives.

Ce sera fait sur le mode essayiste, que je considère comme le genre impérial en matière de production de connaissance. Mais je crois que les modestes sciences auxiliaires, voire ancillaires, que sont la physiologie et la sociologie, devraient apporter elles aussi une modeste pierre à cet édifice. Il leur faudra en particulier étudier la manière dont mangent les représentants de ces différents corps: avec ou sans petit-déjeuner, avec ou non une pause à la demi-journée, au moment du «repas» ou du pique-nique de midi, avec des siestes post-prantales dont le déclenchement pourrait être lui aussi étudié en tant que plus ou moins maîtrisé, avec des repas du soir longuement retardés ou au contraire précoces mais suivis de soirées qui se prolongent devant la télévision (matches de football obligent, forcément accompagnées de bières glacées et de pommes de terre chips, si j'en crois mon étudiant de l'autre soir).

J. J. Mépfer-Kenzo,
stylologue-sémiologue-sociologue, chargé de cours extraordinaire, Département de français comparé, Faculté de l'Être, Bâtiment «Transhumançoïde», Université populaire

Le coin de lA broutille de service

Le paresseux

Le diable par essence travaille (1) au service de la dette dont chacun, le jour du jugement, devra répondre jusqu'au dernier détail, nous dit-on. Il sert le vice pour nous serrer la vis, nous incline aux plaisirs (terrestres) pour nous amener aux supplices (de l'enfer), et nous pousse dans la dépense pour nous faire mourir à crédit: on le sait, mais quand même, quelle mentalité! Pour accomplir la tâche dont Dieu seul sait qui la lui a confiée, le diable a certains atouts dans son jeu dont les péchés capitaux ne sont pas les moindres. D'autant que, parmi ceux-ci, il en est dont le caractère méphistophélique n'est pas forcément évident pour chacun (2).

La paresse est mon ambition: je n'aspire qu'à l'oisiveté (3). Je ne tends qu'à cette douce volupté dans laquelle nous plonge l'absence de volonté. Seulement, pour espérer savourer ce bonheur, je dois en premier lieu accomplir mes devoirs – sinon, je culpabilise. Je m'empresse ainsi d'en terminer au plus vite avec mes besognes, enhardi par l'espoir de m'adonner à ma religion et d'en cultiver les préceptes. L'ennui, c'est que je ne parviens jamais au bout de mes obligations, qui se succèdent en une sempiternelle cascade. Et j'ai fini par m'habituer à travailler comme un acharné. Cela instaure un sérieux malentendu entre moi et les autres, et un abyssal décalage entre ce que je fais et ce que je suis. Je me demande si cette trahison envers l'adoration de l'existence et la célébration de la vie n'est pas une forme de péché (4). Lorsqu'on observe les résultats produits par le culte du travail, et notamment les nombreuses pathologies qui en découlent, ne devrait-on pas envisager de modifier la charte de base du christianisme et mettre le travail à l'index, plutôt que la paresse (5)? Bref.

Ces conflits intérieurs ne devraient plus me tourmenter, maintenant que je suis au chômage. Tout le monde me regarde enfin tel que je me connais moi-même. *Paressons en toute chose, sauf en aimant et en buvant, sauf en paressant* (6). Le problème, et j'ai sous-estimé cela, c'est que ce profil est assez mal vu de mes semblables. Et alors que je suis débarrassé du boulet du travail, j'en traîne désormais un autre tout aussi lourd jusque dans l'intimité de mes rêves: la réprobation sociale. La honte. Je travaille, je suis triste – je ne travaille plus, je suis triste. Que faut-il faire pour être heureux (7)? Au moins, j'ai le temps de lire les journaux. On y parle de travailler plus pour gagner plus. Le bonheur serait proportionnel au degré de consommation. On ne jouit pas de la vie, mais du pouvoir d'achat que l'on a, et ça n'a rien de commun. Devrais-je changer d'attitude? Renoncer à moi-même? Ou renoncer aux autres? Comment choisir entre la raison et l'honneur? Je ne suis pas un héros (trop fatiguant), mais il n'est raisonnable pour personne de vivre sans honneur. Même si ce ne sont là qu'égales vessies et lanternes: l'attachement à soi-même ou aux autres n'est que source de complications, et les paresseux détestent les complications. Le salut est donc dans le détachement. Or, l'envisager lucidement nous en décourage aussitôt: on ne se détache pas de trente-cinq ans d'habitudes et de liens nombreux par une simple opération de la volonté, aussi décidée fut-elle. Je ne suis pas sorti de l'auberge, ni de la gamberge. Si à tout le moins je pouvais arrêter de penser… Une ablation du cerveau, mais oui, voilà ce qu'il me faut! Il suffisait d'y penser! Tiens, qui téléphone? «Oui…? Bonjour… Oui… Demain matin…? Oui…. À huit heures précises…. D'accord… Merci.» J'ai retrouvé du job, diraiton… J'avais un excellent dossier… Mes attestations professionnelles ont largement plaidé en ma faveur… Bon. Voilà… C'est un détail, je sais, une broutille, mais… J'ai été engagé comme conseiller à l'Office Régional de Placement de la Ville… Je me demande si je ne suis pas trop paresseux pour refuser de travailler?

lA broutille

1) Jules Renard, *Le travail pense, la paresse songe, journal,* Robert Laffont. 1990. p.12, 27 décembre 1887
2) *«Il semble que c'est le diable qui a tout exprès placé la paresse à la frontière de plusieurs vertus.»* François de la Rochefoucauld (1613-1680), *Maximes*
3) *«Qui ôterait oisiveté du monde, bientôt périraient les arts de Cupidon.»* François Rabelais, *Gargantua,* 1534
4) *«Est vice toute espèce de contrenature.»* Friedrich Nietzsche. *L'Antéchrist*, 1895, cité in Michel Onfra, *Le crépuscule d'une idole,* Grasset, 2010, p. 18
5) *«Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste.* (…) *Cette folie est l'amour du travail.»* Paul Lafargue, *Le droit à la Paresse,* 1880
6) Citation de Gotthold Ephraïm Lessing (1729-1781), théologien, auteur notamment de *Nathan le Sage*, reprise par Paul Lafargue (cf. supra)
7) Cf. Bernard Stiegler. *Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue,* Flammarion, 2010

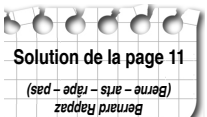
Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre précédente édition, le coffret de 3 DVD *TVRL, une passion lausannoise*, prétendument édité par la Cinémathèque suisse et les Archives communales, était une pure imposture, malgré l'absolue crédibilité de la préface de Daniel Brélaz et du livret pédagogique rédigé par Jérôme Cachin. On ne peut qu'espérer que l'idée sera retenue...

Rébus de la société



Solution de la page 11

Bernard Rappaz
(Berne – arts – rape – pas)

Seul l'abonnement à
LA DISTINCTION
vous autorise
à vous dire distingué
Frs 25.– par an,
c'est donné !

LES ÉLUS LUS (CIV)

À vos émotions, camarades !

Revenons un instant sur l'initiative contre la violence des armes que *les citoyens et citoyennes ont accepté/les citoyens ont refusé* (veuillez biffer la mention fausse et/ou souligner la vraie) à une faible majorité le 13 février dernier. Ou plutôt sur la campagne en vue de la votation, puisqu'elle offrit plus d'intérêt que l'initiative elle-même.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Vous vous dites: chic, elle va peut-être analyser les réactions de la presse aux propos sexistes d'Ueli Maurer. Par exemple en classant les titres; a) avec jeu de mots armé: *«Maurer "flingue" la gent féminine», «Ueli Maurer tire une salve machiste»*; b) avec antiphrase: *«Voilà un ministre qui s'y connaît en femmes»*; c) avec neutralité: *«Maurer dénonce l'ignorance féminine»* (1). Et elle pourrait recopier exactement, pensez-vous, quelques jolies interventions internétiques de défenseurs du Conseiller fédéral, du genre: *«Tous les prétextes sont bons pour cracher sur ceux qu'on honnis dans la presse. Dernier exemple en date, Ueli Maurer. On tartine en long et en large dans la feuille de choux orange dominicale sur les éventuels problèmes d'Ueli Maurer avec la gente féminine. Car comprenez-vous, dans l'avènement du matriarcat tout puissant, oser ne serait-ce que mettre en doute la supériorité féminine, c'est être un arriéré»* (2) qui pourraient nous amuser.

Je n'en ferai rien. Voici ce qui m'est arrivé.

Quelques lignes du *Journal du Parti socialiste vaudois* de décembre 2010 sont tombées sous mes yeux alors que je venais de voter par correspondance.

«Notre conseillère aux États revient aux origines du débat sur les armes, évoque le combat déjà mené au parlement à ce sujet et présente les principaux arguments. Dans le but de faire triompher le bon sens en février prochain. Les adversaires de l'initiative "Pour une protection face à la violence des armes" souhaitent réduire le projet à une simple réaction émotionnelle.»

Si j'ai bien compris, elle s'efforçait de démontrer que l'initiative ne devait rien à l'émotion.

Et moi qui venais de voter *pour* de façon purement émotionnelle! Je n'aime pas les armes à feu. D'ailleurs je n'en ai jamais touché une. Leur diminution, leur limitation, leur interdiction, tout me va. Sans réfléchir, je considère comme pervers ceux qui utilisent, affectionnent ou collectionnent des objets destinés à régler les conflits entre humains, ou à l'intérieur d'un humain, par la violence et la mort.

J'ai trahi les initiants, j'aurais dû réfléchir avant de voter. J'ai voté juste mais pour de mauvaises raisons, c'est-à-dire sans raison.

Après un moment de honte, je me suis reprise et j'ai décidé d'en avoir le cœur net. J'ai lu tout l'article de Géraldine Savary. Et qu'est-ce que j'ai trouvé à la base de toute son argumentation? Je vous le donne en mille: un beau gros sentiment irrationnel et égoïste, quelque chose comme le désir de ne pas mourir et de ne pas faire mourir les autres pour que les autres ne nous fassent pas mourir. Une valeur bêtement anthropocentrique. La même qui avait décidé de mon vote!

Les adversaires de l'initiative n'avaient donc pas tort. En revanche ce qu'ils ignoraient, tout comme les socialistes embarrassés de leurs sentiments, c'est que la justification d'une valeur n'est pas dans sa rationalité, mais dans son universalité.

En l'occurrence, en parlant au nom de l'émotionnel respect de la vie humaine, il suffisait de dire que la menace de mort que constituent les armes à feu prime sur le plaisir sportif, la valeur citoyenne ajoutée, le sentiment paradoxal de sécurité qu'elles procurent à certains.

Y avait pas de quoi en faire un plat.

M. R.-G

1) *La Liberté, 20 Minutes, Le Matin, L'Express/L'Impartial* du 4 janvier 2011.
2) Le bien nommé *fouthèse.com*

Christologies

(Suite de la page 1)

par… affinité élective, a-t-on presque envie d'écrire. Quant au *monarchianisme*, au *modalisme* ou encore au *sabellianisme*, ce sont des courants pour qui le Logos est un attribut impersonnel de Dieu. Il n'y a qu'un seul Dieu et pas de Logos Dieu personnel à côté du Dieu unique. La triade est modale; seule est réelle la monade impersonnelle.

Les IVe et Ve siècles connaîtront diverses variantes dans le type de combinaison des mêmes éléments. Pour Arius et ses épigones, en dehors du Dieu un, inengendré et incréé, il n'y a que des créatures. Il en découle que le Fils n'est pas coéternel à Dieu, lequel l'a créé par un acte de Sa volonté, et qu'il est d'une autre substance. Pour contrer l'hérésie arienne, le concile de Nicée (325) affirmera que le Fils est consubstantiel (*homoousios*) au Père. Mais l'équivoque du terme n'était pas totalement conjurée et toutes sortes de nuances devaient encore apparaître dans l'interprétation du degré de congruence du Père et du Fils et du Logos.

Ainsi, la pleine humanité du Christ sera-t-elle contestée par les *apollinaristes* (disciples du maître éponyme) qui jugent impensable que deux natures parfaites coexistent dans la même personne. Dans leur vision trichotomiste, si Jésus est homme par son corps et son âme, en lui le Logos s'est substitué au troisième constituant de l'humain: le *noûs*. Il n'y a pas union, plutôt une espèce… d'implantation. D'autres comme Eutychès pensent qu'après l'union il n'y a plus qu'une seule nature, l'humaine étant transmuée et dissoute dans la divine, d'où le terme *monophysisme* qu'on leur applique. Selon Nestorius enfin, les deux natures humaine et divine sont unies mais pas combinées en Jésus. Voilà pourquoi Marie est par lui appelée *Khristotokos* (mère du Christ) et non *Theotokos*. Là-contre va s'insurger Cyrille d'Alexandrie pour qui des deux natures, et par leur *«ineffable et indicible concours dans l'unité»*, est résulté un seul Christ et Fils. Cette *«union sans confusion»* (selon le libellé propre du concile d'Éphèse en 431) s'est accompagnée d'une communication des *idiomes* (ou propriétés).

Mais la braise continue de couver sous la cendre. Contre la thèse de la subordination [du Fils] prêchée par Eunome se dresseront Basile et Grégoire de Nysse grâce à qui sera réalisée une percée sémantique décisive. Certes, au IIIe siècle déjà, Tertullien avait fourni un canevas prometteur lorsqu'il avait clairement posé que le Fils doit être distingué, non divisé, du Père et que dans Jésus les deux substances sont unies en une seule personne. Pour éviter à la fois le modalisme qui refusait une réelle distinction des personnes divines et le trithéisme latent des (néo-)ariens, il restait à refondre la terminologie et forger un vocabulaire cohérent. C'est qu'il s'agissait de sauvegarder la pluralité en Dieu sans diviser la substance unique de Dieu. Ainsi les Cappadociens furent-ils conduits à parler de trois *hypostases*, distinctes entre elles par les propriétés subsistantes, mais consubstantielles entre elles selon l'*ousie* [substance].

Pensées de traverse

Après que le pape Léon 1er eut apporté sa contribution doctrinale personnelle (les deux natures sont unies dans la personne du Verbe, celui qui devient homme est le Fils du Père qui existe de toute éternité et est donc préexistant en tant que personne), le concile de Chalcédoine en 451 proclama le dogme établi désormais. Celui-ci enseigne à confesser *«un seul et même Fils* (…), *parfait quant à la divinité et quant à l'humanité,* (…) *consubstantiel au Père selon la divinité et consubstantiel à nous hormis le péché, engendré du Père avant tous les siècles selon la divinité et* (…) *engendré de la Vierge Marie selon l'humanité,* (…) *reconnu en deux natures,* (…) *et se rencontrant en une seule personne et une seule hypostase.»*

Les conciliaires refusent donc la confusion aussi bien que la simple juxtaposition des natures, comme l'absorption d'une nature par l'autre. Les deux natures concourent dans une seule personne ou hypostase en vue du salut. La *ressemblance* de l'homme à Dieu n'est ainsi pas le fait de choses qui restent extérieures les unes aux autres, mais de Dieu et de l'âme humaine qui se compénètrent. Et le Logos devait devenir homme *«d'une manière indicible et incompréhensible»*, pour reprendre les mots mêmes antérieurement employés par Cyrille d'Alexandrie, afin de *récapituler* en lui la condition et la destinée humaines. Le concile de 451 marque un approfondissement doctrinal décisif et, par un effort de clarification sémantique abouti, livre la réponse la plus élaborée qu'on ait apportée au problème rationnellement insoluble que le christianisme transporte dans son ADN métaphysique.

À ce stade d'excitation neuronale, il est difficile de s'abstenir de jeter à la volée quelques réflexions éparses. Ainsi supposera-t-on que l'accent mis, grâce au dogme de l'Incarnation, sur l'imbrication du divin avec l'humain, leur communauté de destin, leur… *promiscuité* (nous susurre une inspiration maligne), peut constituer un remède efficace contre le mépris de la chair entretenu par la tradition gnostique. Ou encore, si l'on admet comme recevable la thèse que le récit des religions révélées n'est qu'un discours médié, indirect que l'homme se tient à lui-même, s'avisera-t-on que cette incongruité conceptuelle de deux natures divine et humaine combinées en un seul et même Logos incarné contribua à l'invention, à tout le moins à une affirmation forte, de la dignité de la personne et que sa filiation avec la notion plus moderne de *droits de l'homme* semble peu contestable. Toujours dans le registre de la filiation, et pour retourner la perspective de l'*adoptianisme*, l'insistance du *Fils de l'Homme* à se placer sous le patronage de son *Père céleste* nous fait inverser le sens de l'adoption d'aval en amont et hasarder cette proposition d'une provocante liberté: le Fils engendre le Père. Il est enfin banal de relever la prolifique progéniture artistique enfantée par le mystère (ou le mythe) de l'Incarnation: il en est résulté un riche patrimoine musical, plus encore pictural avec la magnification du portrait et de la représentation figurative qui caractérise l'art occidental, au prix d'un penchant parfois névrotique au dolorisme.

On s'abandonne aussi à des rapprochements pas forcément saugrenus: feuilletant pour de tout autres motifs *Le révisionnisme de Marx à Mao* d'Anvar Khamei publié en 1976 aux *Éditions Anthropos* et qui trace à travers la tradition marxiste l'historique des essais successifs et contradictoires de définition et de dénombrement des diverses classes composant la société, on ne peut s'empêcher de retrouver dans ces va-et-vient comme un écho familier des querelles levantines des premiers christianismes. Ou encore, on se surprend à se demander ce que dirait de tels méandres conceptuels et lexicaux un Chinois rompu aux fluides arcanes d'une pensée du muable.

Le livre de Winling est l'œuvre d'un théologien catholique préoccupé de *sotériologie* (la sotériologie est la partie de la christologie concernant la doctrine du salut procuré par le Rédempteur), qui développe notamment les aspects salvifiques du mystère de l'Incarnation, ainsi que le rôle de la figure mariale. Faute de place j'ai négligé ces derniers points, de même que le problème de la fixation de la date de Noël et des questions liturgiques y afférentes. Peut-être y aura-t-il là matière à un autre article. De toute façon, je n'escomptais pas vous convertir à la seule foi en une seule fois.

J.-J. M.

Raymond Winling
Noël et le mystère de l'incarnation
Cerf, novembre 2010, 272 p., Frs 45.30

Notules incrédules, croyances, errances

Voile ou soutane, Ève chérie?

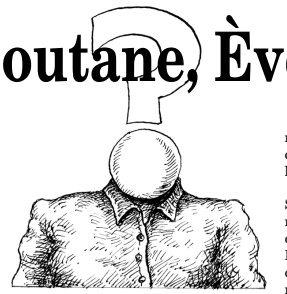
VINGT fois sur le métier (à tisser) on remet la question du voile. Vingt fois sur le tapis (de prières) on remet la question du célibat des prêtres.

Osons le dire une bonne fois (une bonne foi): c'est pareil. À chaque fois (foi?) il s'agit du mépris de la femme.

Catholiques et musulmans, même combat. Pas question ici d'aligner les analogies entre les deux religions, dont croyants ou mécréants savent qu'elles sont toutes deux issues d'un fond commun d'origine juive. Ce qui nous importe, ce sont les raisons profondes de ces traditions. En Occident, il est de bon ton de dire que l'imposition du voile n'est qu'une façon de plus pour l'islam d'opprimer la femme. Les ulémas vous répondront qu'au contraire, c'est pour la protéger: une femme voilée risque moins les assiduités inopportunes que la même en minijupe ou en string. Mais discuter du problème prendrait des volumes entiers, et là n'est pas le propos.

Dès lors, quel rapport avec la soutane?

Dans l'Église primitive, le célibat n'était nullement imposé aux prêtres. Même le pape était marié. La chasteté supposée du clergé catholique est une interprétation stricte de Paul dans sa première épître aux Corinthiens: *«Il serait bon pour vous que vous continuiez à vivre seuls, comme moi. Mais si vous ne pouvez pas vous maîtriser, mariez-vous: il vaut mieux se marier que de brûler de désir.»* (1)



Paul part apparemment du postulat que la continence vaut mieux que l'activité sexuelle. C'est bien le péché originel qui est ici stigmatisé. Par conséquent, la sexualité est une souillure. Le prêtre se doit donc de se garder pur en évitant le contact charnel avec une femme. Là encore, les autres raisons évoquées par le clergé, notamment la disponibilité plus grande du prêtre s'il n'a pas de vie de famille, ne sauraient entrer en compte dans le cadre de cette courte chronique.

Dans l'islam comme dans le christianisme – et le judaïsme, bien sûr — la femme a le rôle de la tentatrice. Le port du voile musulman (ou plutôt les voiles, car il en existe une grande variété, du simple foulard à la burqa, en passant par le tchador) procède du même raisonnement que l'imposition du célibat chez les prêtres: la femme est source de péché. Il faut donc dissimuler ses charmes.

Cette vision de la femme considérée essentiellement soit comme proie, soit comme prétexte à commettre un péché, ne devrait plus avoir cours au XXIe siècle. Par leurs interdits, les mâles créent leur propre misère sexuelle… et sociale.

Dans *Tristes Tropiques*, Claude Lévy-Strauss évoque la tribu des Nambikwaras, qui vivent au Mato-Grosso dans un dénuement total. Et complètement nus. Les mâles dominants se prennent jusqu'à quatre femmes («j'aurais choisi les mêmes», ose avouer l'ethnographe!). Il ne reste rien aux jeunes freluquets; il faut donc bien qu'ils se consolent entre eux. Pourquoi dès lors s'étonner que certains prêtres ou certains fidèles d'Allah aient recours à des voies du Seigneur qu'on ne peut plus dès lors qualifier d'impénétrables?

Merci en tout cas, très chère Ève, d'avoir pris la peine de cueillir le fruit défendu et de l'avoir partagé avec Adam, donnant ainsi aux êtres humains le plus beau cadeau dont on puisse rêver, ce péché si délicieux qu'une fois qu'on y a goûté, on ne demande qu'à récidiver. Immense et chaleureux merci, bisous partout, Ève chérie, de nous avoir enseigné le plus beau péché du monde, celui que commettent tous les animaux à sang chaud… et quelques autres.

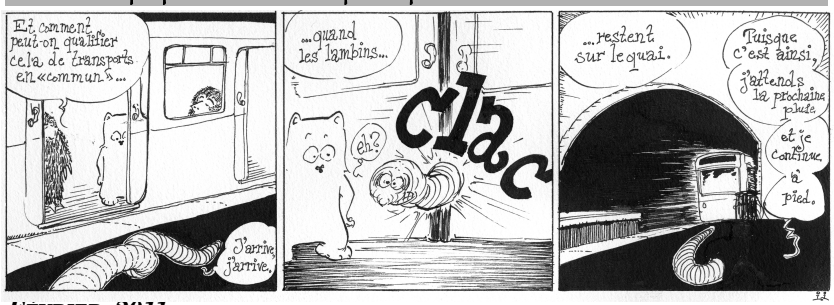
Et peu importe que tu aies existé ou non: c'est le geste qui compte…

Le reste est superstition.

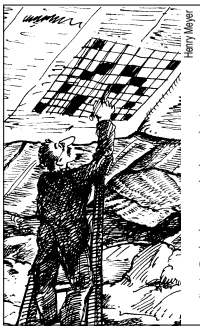
F. C.

1) I *Cor.* 7, 8-9, traduction Société biblique française

Charles Chopin prend le métro mais pas trop — par Charles Chopin



Solution des mots croisés de la page 9



De gauche à droite
1. Freyssinger – 2. Ueli – nuise – 3. Ianage – PS – 4. vus – serpes – 5. imaginaire – 6. où (ou) – mai – Elm – 7. pro – tendue – 8. bleue – el – 9. lieu – sorte – 10. laitue – été – 11. intensités.

De haut en bas
1. Ruivio Pelli – 2. Réaumur – Ian – 3. Elisa – obéit – 4. yin – GM – luté – 5. asiate – un – 6. ingénieuses – 7. nuera – néo – 8. G.I. – pied – rot – 9. espérluette – 10. ressemelées.

Temps sombres en salles obscures

«Repliée sur elle-même, la Suisse industrieuse tire profit de ses ressources naturelles»

INAUGURÉ en août 1940, le Ciné-journal suisse a duré jusqu'en 1975. Il a été durant cette longue période le reflet officiel du pays et du monde, distribué dans les salles et obligatoirement projeté avant les films, en lieu et place des actualités de provenance étrangère. Son rôle s'apparente à celui de la TV d'aujourd'hui dans la formation des consciences de la population. En 3 DVD, la cinémathèque suisse offre la possibilité de se plonger dans cette source particulièrement riche pour qui s'intéresse à l'étrangeté de la Suisse au XXe siècle.

En 1940, lorsqu'il part au front, le soldat-paysan helvète embrasse ses enfants mais oublie sa femme. En 1941, le «camp de ski de la jeunesse» à Pontresina se montre très sélectif: pas la moindre fille; et les jeunes mâles de la Ligue vaudoise (non-nommée) s'activent à creuser le premier tronçon du «canal du Rhône au Rhin», contribution symbolique à l'axe Berlin-Vichy. La même année, lors du 1er août, les autorités initient la transmission depuis le Grütli d'une «flamme patriotique», directement copiée sur la course du flambeau olympique, créée aux JO nazis. En 1945, la Suisse célèbre elle aussi la Libération, de grandes manifestations populaires se parent d'innombrables drapeaux français, britanniques et américains, mais aussi suisses et italiens (si, sì); sur les images ne figure en revanche aucun drapeau soviétique.

Le retranchisme helvétique

De 1940 à 1944, le Ciné-journal nous montre un pays totalement replié à l'intérieur de ses frontières, comme autiste: dans les extraits de l'été 1940, la défaite française n'est pas même mentionnée. Les thèmes cultivent jusqu'à l'obsession les particularismes identitaires (*«La lutte suisse remonte à l'origine de la Confédération. Elle est la spécialité d'une race forte et solide.»*, 12 septembre 1940).

En octobre 1944, on montre encore avec fierté une DCA très performante, largement automatisée, en train de tirer sur les avions (forcément alliés) qui survolent le territoire.

Avant tout importe le travail, le travail, toujours le travail. Toutes les machines, toutes les technologies font l'objet de sujets détaillés, à commencer par la production d'aluminium, fortement demandé en période de guerre. Les travaux des champs, filmés à satiété, sont presque toujours archaïques. Bœufs, chevaux, faux, l'activié agricole reste systématiquement celle du XIXe, pas seulement en raison du rationnement de l'essence. Le retour à la terre fait l'objet d'une promotion hallucinée en mai 1942.

Les appels civiques abondent: économies de toutes sortes, réserves, recyclage, mise en culture. En juillet 1941, la vente de pain frais (moins de 48 h) est interdite, en octobre de l'année suivante, le pain passe lui aussi sous le régime du rationnement. Il est très peu question de politique, hormis une votation unanimiste à propos de la fabrication d'alcool. En revanche, on montre volontiers les représentants des autorités, civiles et militaires. La solidarité nationale est réaffirmée: on réalise des adductions d'eau et des lignes électriques pour les «communes nécessiteuses» du Tessin. Bizarrement, le tourisme ne perd pas ses droits: les coins pittoresques de la Suisse, les traditions les plus vieillottes sont valorisées, tout comme la «simplicité des mœurs»; il s'agit de maintenir en activité les hôtels et de perpétuer cette activité à forte dimension patriotique. Sur la fin, quelques actualités plus lourdes de sens pour le spectateur actuel affleurent, comme une vente aux enchères d'œuvres d'art qui se déroule à Lucerne,

Les réalisateurs cherchent à faire comme ceux des autres actualités. On veut à tout prix montrer des combats et des destructions: les entraînements sont filmés avec force explosions et assauts. Une importance particulière est accordée aux bombardements (accidentels ou pas, le Ciné-journal évite de se prononcer). Celui de Schaffhouse (40 morts, 100 blessés, 60 millions de francs versés par les USA en guise de dédommagement en 1949) occupe un numéro tout entier, avec une redondance des images encore accrue.

L'histoire mythologique vient en tête du classement juste après le travail. Le passé sert à décrire le présent de façon voilée. Le 650e anniversaire de la Confédération prend des proportions cosmiques. Il est préparé, commenté, puis rappelé sans cesse. Les images qui sont tournées lors des grandes cérémonies auxquelles le hasard des dates donne lieu, sont fréquemment réutilisées.

Soudain, en 1945, le changement de ton est total, et le Ciné-journal devient très largement extraverti. Certes la circulation des reporters le permet, mais l'état d'esprit change, les sujets se multiplient sur la résistance, les délégations diplomatico-militaires étrangères, les réfugiés civils (notamment juifs). L'actualité remplace progressivement la tradition. Vers la fin de la guerre, les machines agricoles commencent à apparaître sur l'écran, comme si la modernité tant revendiquée de l'industrie pouvait désormais s'accompagner d'une agriculture pas si vétuste que ça.

La dictature de l'explicite

Les images se doivent d'être dénuées d'ambiguïté. Quand il fait un froid de canard, on voit le canard. Comme s'il fallait encore habituer le public au langage du cinéma, les plans sont régulièrement répétés deux à trois fois par sujet, au point de multiplier les «types» et les situations quasi obligatoires. En temps de guerre, le combat contre le gaspillage et pour le recyclage des matières premières est un thème de propagande inévitable. Le Ciné-journal le ressasse inlassablement, mais le met aussi en pratique. On retrouve sans cesse les mêmes accompagnements sonores et les mêmes séquences, parfois tournées dans un contexte fort différent.

Les récits privilégient chaque fois que c'est possible l'angle technique, le plus neutre, le plus suisse. La fabrication des skis, la fonte de l'aluminium, le moindre pressage de pommes, le plus banal rechapage de pneu, chaque auguste geste du semeur vaut qu'on s'attarde longuement sur les étapes de sa réalisation. Tous les mouvements y passent, avec une maniaquerie démentielle. Des alternances de gros plans sur les machines et les visages des ouvriers fusionnent le travailleur et son outil de production, comme dans les meilleures productions soviétiques

Cette obsession quasi ethnographique finit par suggérer que le sort du pays dépendait alors de la précision de ses ouvriers. Une telle vision, loin d'être dénuée de fondement (on le sait aujourd'hui) en raison de l'importance des exportations vers *le* pays voisin, n'était certainement pas l'opinion dominante à l'époque, mais les images montrent parfois le refoulé national.

Les cadrages privilégient les rangs, les alignements, les défilés, les courses partout. Une évidente *mise au pas* transparaît de ces images, comme dans le cadre de la *«campagne nationale de la bonne volonté»*, contre les ronchonneurs et les moroses, tous citadins, évidemment.

Les voix officielles

La bande-son, truffée d'espèces de polkas lancinantes, servies avec les sujets les plus divers, annonce André Rieux avant l'heure. Un commentaire omniprésent rappelle la richesse du français soutenu d'avant-guerre, avec ses liaisons («au moment-t-où», «magistrat-t-éminent», «trente et une ans»), ses consonnes redoublées («col-laborer», «allonger», «hon-neur», «gaspillier»), ses énonciations de lettres muettes («un troupeau de porques»). Les «r» sont le plus souvent roulés, la syntaxe toujours ampoulée.

Le son direct apparaît au début comme une rareté absolue, réservée aux plus éminentes personnalités, comme le général, le président du CICR ou les conseillers fédéraux. Pour soutenir le *Winterhilfe*, Heinrich Gretler parle en dialecte. Quelques voix off cultivent les accents lémaniques, mais jamais celle du commentaiteur.

En 1945, les prises de son se multiplient: Max Petitpierre prononce son serment de conseiller fédéral sur un fond noir, dans une ambiance sépulcrale (la séquence a été retournée, faute de direct). Les officiels débutent dans le contrôle de leur image. On lit encore beaucoup. Le président von Steiger récite lentement ses vœux, en grande partie en dialecte. Nous voyons les yeux de Guisan suivre laborieusement le texte d'un panneau qui se trouve hors champ, passablement éloigné de la caméra.

La sélection opérée pour composer ces DVD est vaste, plus de 7 heures de visionnement, près de 160 sujets, tous savamment commentés dans les fascicules d'accompagnement. Un léger regret toutefois (1) étreint le spectateur: mis à part le premier, aucun numéro du Ciné-journal n'est ici reconstituable dans son intégralité, à la manière de Marc Ferro dans sa série *Histoires parallèles*. À partir de quelques dates choisies avec soin, on aurait pu s'immerger dans la représentation du monde (actualité locale, internationale, faits divers, culture, sports, etc…) dans laquelle baignaient les Helvètes de l'époque.

C. S.

Le passé veille sur le présent: 1941, 650e anniversaire de la Confédération

La Suisse pendant la guerre,
Le Ciné-journal suisse raconte…
Cinémathèque suisse, 2005-2007,
3 DVD, Frs 35.– pièce (port compris)

1) Autre reproche, mineur, la navigation s'avère vraiment peu commode. Sans accès direct à tel ou tel extrait, il faut passer en revue toutes les séquences d'une année.

Devoir de souvenirs de vacances

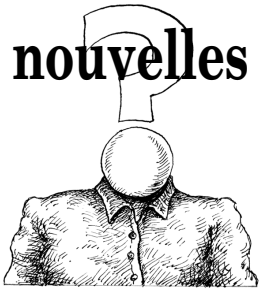
Tarifa (extrême pointe sud de l'Andalousie), novembre 2010

Devoir de souvenirs de vacances

Table de désorientaion du miradouro du château San Jorge, Lisbonne, octobre 2010

Notules incrédules, croyances, errances

Mauvaises nouvelles des étoiles



DOUCE prairie dans la nuit. Mois d'août. Ciel étoilé, fraîcheur bienvenue après la canicule du jour. Couchés côte à côte dans l'herbette, la fille et le garçon n'en sont pas encore à se tenir la main, ils se contentent de flirter sous la Voix Lactée, resplendissante dans la voûte céleste.

— Regarde, dit le jeune homme, là c'est Cassiopée, tu la vois, en forme de double v? Et là-haut, presque au zénith, Véga de la Lyre.

— Joli. Pourquoi la Lyre? On dirait un plutôt un losange.

— Justement, dit le garçon. On projette des symboles sur des formes qui seraient géométriques s'il n'y avait pas la profondeur qui les rend tout à fait arbitraires. Vues d'une autre planète, nos prétendues constellations seraient totalement différentes, n'existeraient tout simplement pas.

— Ce n'est pas très romantique…

— Si. Regarde, là. La Grande Ourse, la Petite Ourse avec son étoile polaire.

— C'est celle qui indique le nord. Tu vois, je sais des choses…

— Oui, sous nos latitudes en tout cas. Et là, tu la vois briller? Une des plus belles: Ataïr de l'Aigle. Un peu plus haut, cette croix, c'est le cygne

— Signe de quoi?

— Cygne avec cé i grec, comme l'oiseau du lac, pas signe avec S.

— D'accord, ça devient plus romantique. Toi, tu es de quel signe?

— Vierge. Et toi?

— Taureau.

La fille frémit, tend ses lèvres. Minuit sous les étoiles. La main du garçon ose se poser sur le genou moulé dans le blue-jeans. Alors la fille:

— Mais dis-moi, ça veut dire quoi tout ça?

— Je ne comprends pas la question.

— Ça veut dire quoi, toutes ces étoiles, ces constellations?

— Rien. Pourquoi?

— Ben, ça doit bien vouloir dire quelque chose… L'astrologie et tout ça… Du moment que tu connais le nom des étoiles et des constellations…

— Il ne faut pas confondre astrologie et astronomie. Tu sais, depuis qu'on a découvert les exoplanètes, et depuis qu'on sait que les signes du zodiaque ne sont plus à la place où ils étaient quand les Chaldéens de l'Antiquité ont inventé l'astrologie… Tout cela ne veut rien dire.

D'un geste doux mais décidé, la fille écarte de son genou la main du garçon…

La bluette qui précède ne convaincra aucun astrologue sérieux. Bien sûr, vous diront-ils tous, il y a 95% de charlatans dans cette profession. Mais moi, ajouteront-ils, je ne pratique pas l'astrologie des magazines. Je ne fais pas d'horoscopes, cette foutaise! Moi, je fais des calculs, j'élabore des thèmes astraux, je travaille sur ordinateur.

Or que dirait-on d'un métier dont on affirmerait que, bien sûr, il comporte 95% d'imposteurs? Les médecins? 95% de charlatans! Les charpentiers? 95% de bricoleurs amateurs! Les garagistes? 95% d'escrocs! Les avocats? 95% de véreux!

Le problème, c'est qu'en astrologie, il y a beaucoup plus de croyants que d'escrocs. Et c'est ici que cette pseudoscience est pratiquement impossible à éradiquer. On voit à nouveau fonctionner un des mécanismes implacables de la crédulité: l'astrologue sincère a investi tellement de temps dans ses recherches, ses études, ses calculs, qu'il ne saurait accepter un désaveu. On a beau lui mettre sous le nez les preuves scientifiques qu'entre les astres et nous, il y a une distance telle (qualifions-la d'astronomique!) qu'ils ne sauraient pas d'avantage influencer nos destinées que l'arrêt de bus au coin de la rue (et encore, on peut manquer le bus ou avoir un accident…).

Admirons donc Bételgeuse, Vénus et Aldébaran, et embrassons-nous sous les étoiles.

Le reste est superstition. *F. C.*

L'école des déplaisirs

Nathalie Kuperman
Nous étions des êtres vivants
Gallimard, octobre 2010, 203 p., Frs 21.70

Les romans contiennent parfois une table des matières. Trois parties, *Menace*, *Dérèglement*, *Trahison*, composent celui de Nathalie Kuperman, dont le titre lui-même n'invite guère à l'optimisme. Cela pourrait évoquer une tragédie conjugale, ce n'est pas le cas. Encore que….

«Nous étions des êtres vivants» décrypte de l'intérieur, ce qu'a aussi vécu son auteur apprend-on, les procédures, subtiles et cyniques comme les conséquences, funestes pour les uns, euphorisantes pour les autres, d'une restructuration d'entreprise. Plus exactement de son rachat.

Spécialisé dans les publications destinées aux enfants, animé par des professionnels compétents qui sont aussi «des êtres vivants», un groupe de presse change de propriétaire. Ce dernier, dénommé Cathéter (sic!), impose concrètement, physiquement (un physique peu avenant, ce dont il jouera) sa présence, à l'inverse de son prédécesseur, directeur d'un quotidien prestigieux dont les priorités étaient ailleurs. Comment faire face? Car il s'agit de faire face. Une restructuration suppose à la fois un changement de lieu de travail (rester dans Paris devient un souci majeur) et un changement de position (pour autant que le repreneur veuille encore de vous).

Nombreux sont les protagonistes de ce roman. Au fil du récit, l'auteur se focalise sur quelques-uns d'entre eux, sans jamais perdre de vue le *«chœur»*, le «nous». À savoir le collectif de salariés qui commente, en même temps qu'il découvre, les effets du changement annoncé. Perspective délicate: *«Regardez comme nous sommes beaux, unis et groupés contre l'adversité. Nous ferons ce que nous pourrons pour repousser l'ennemi, mais peut-être pas au point de fournir à l'ennemi le moyen d'anéantir notre propre personne* (…). *Nous savons que la chance d'être ensemble s'arrêtera là où chacun devra tirer son épingle du jeu. Une expression qu'aucun de nous n'ose prononcer, mais qui fait loi, qui nous meut, nous fait errer dans le couloir en imaginant que quelque chose reste possible, en dépit de tout, parce que nous sommes des êtres vivants, et que la vie en nous ne demande que ça: s'adapter au pire.»*

Le «chœur» imprime la cadence dramaturgique; trois femmes dont la vie professionnelle et privée nous est contée par le menu incarnent la substance charnelle du processus de restructuration. Comment ne pas s'attacher à ces femmes à la personnalité complexe, âpre? Muriel, l'ambitieuse directrice générale (appelée DG, en référence également à son culte pour Dolce et Gabbana), qui, au moment de sa promotion, se voit contrainte de placer son vieux père malade; Ariane, responsable du secteur éditorial, mère divorcée, qui décide d'entrer en résistance et d'occuper les lieux le temps du déménagement et de fouiller les cartons prévus à cette fin; Agathe, quinquagénaire célibataire qui a sacrifié sa vie amoureuse à l'entreprise, Agathe jugée «lente», à raison certainement, dont les seuls réconforts sont les conversations répétées avec les poupées accumulées dans son enfance.

Unité de temps, unité de lieu (la seule transgression concernera la DG et son père, elle servira au déroulement romanesque), unité d'action contribuent à la relation nerveuse, précise, où abondent les listes à la Perec de ce que l'on fait dit vouloir faire dit devoir faire, sans *pathos*, ce qui la rend d'autant plus efficace, des désastres humains que cause la quête du profit, ayant pour cache-sexe la recherche de la bonne gouvernance au service du lectorat (enfantin, rappelons-le). *(G. M.)*

Dans cent pages, exactement

Vivre? Est-ce bien nécessaire? Se flinguer? Bof…

C'EST en s'inspirant de son métier de fonctionnaire que Jean de la Ville de Mirmont écrit *Les dimanches de Jean Dézert*, publié en 1914.

Fonctionnaire, dimanches, désert… le lecteur et la lectrice subodorent qu'on est bien loin des *Aventuriers de l'Arche perdue*; que ce bouquin n'a rien à voir avec quelque western couillu ou polar sanguinolent. Le lecteur et la lectrice ont du flair, et nul ne pourra au bout du compte se vanter d'avoir déniché un passage haletant dans ce petit livre. Les événements, même acratopèges, ne sont pas légion et apparaissent comme de petits miracles comparables à des noyaux de cerise gisant sur un gâteau qui n'aurait pas levé. Le vide, la répétition du rien, le désintérêt, l'absence de désir, de perspectives, l'inconsistant, voici l'unique héros du récit.

Faites entrer le condamné!

Dès la première phrase, l'auteur exécute le rond-de-cuir qui tient lieu de personnage principal: *«Ce jeune homme, appelons-le Jean Dézert.»* Des Jean, *«il y en a beaucoup, mais c'est joli, quand même.»* Quant à son patronyme, il ne lui est attribué que par pur sadisme… On imagine bien qu'il ne provoquera aucune vaguelette, qu'il ne va pas faire osciller l'ordre des choses ni trembler les dunes, notre Jean…

La baraque, il ne va pas la casser… D'aspect ordinaire, discret, ponctuel, ne trouvant pas tellement d'intérêt dans la nourriture, ni dans la conversation, ni dans la marche du monde, ni dans son travail, quoi de moins étonnant alors que *«lorsqu'il pleut, il ouvre un parapluie et retrousse le bas de son pantalon»*?

Le Dézert, résigné sans être triste, attend le dimanche. Pas qu'il entretienne de projets exaltants pour la fin de la semaine, non, il s'apprête simplement à dériver sans contrainte, sur place si ça se trouve… Le soir, *«il fume une cigarette, n'ayant rien de mieux à faire avant de s'endormir»*. Moi, qui écris ce que vous lisez en cet instant, j'ai fait le choix judicieux d'enfiler des chaussures trop étroites pour écrire ce papier, à la douloureuse manière de Balzac: le sommeil m'assaille alors que je m'efforce d'aligner une poignée de mots à propos de ce personnage énervant à force d'inconsistance…

Sa muse endort; sa figure est longue

Au détour d'une page, ce type se met en tête de rimailler: *«Conscient de mon rôle obscur, jusqu'à la mort, j'écrirai des projets, des notes, des rapports…»* Ca n'arrange pas mes affaires: mes lacets un peu je serre…

Soudain, si on ose, un événement: *«Vers six heures et quart, on sonne à ma porte. Une jeune femme distinguée, vêtue de deuil, demande M. Moreau, l'avocat stagiaire. C'est l'étage au-dessous. Moi je suis Jean Dézert. Qui viendrait me voir?»*

Un dimanche matin, les choses semblent alors se précipiter, au Jardin des Plantes, Jean rencontre, devant la fosse des ours blancs, Elvire Barrochet, dont l'auteur nous dit *«qu'il en aurait fallu beaucoup pour l'étonner, mais peu pour la distraire.»* On est dès lors rassuré… Et cela ne manque pas:

«(…) *Jean Dézert cherchait une phrase* (…). *Un papillon! s'écria Elvire* (…). *C'est une mite, dit Jean Dézert* (…).*»* Et notre rythme cardiaque d'accélérer à la lecture de ce… dialogue, mais légèrement, sous l'effet d'un fugace agacement.

Les jeunes tourtereaux, j'ai oublié de préciser qu'ils sont jeunes, enchaînant les rencontres, car ils se sont revus, en arrivent fatalement au pied du… mur: *«Une idée… Pourquoi ne demanderiez-vous pas ma main à mon père?»* –son père tient un commerce de fleurs mortuaires– et Dézert: *«Soyons donc fiancés, si vous y trouvez quelque utilité* (…). *Tenons-nous en là, pour aujourd'hui, et rentrons à Paris. Vous finirez d'ailleurs par prendre froid aux pieds.»*

Tout juste avant le mariage, Dézert est pris d'une étrange exaltation, comparable peut-être à un élan amoureux! *«Alors, comme sans raison, elle se détache de lui. Elle éclate en sanglots* (…). *Oh! je n'avais pas remarqué que vous aviez la figure si longue* (…). *Je ne pourrai jamais, jamais plus vous aimer dans de pareilles conditions.»*

La découverte de l'immortalité

Notre homme, obéissant à son imagination, essaya de soigner son désespoir de rigueur en fréquentant le cabaret, quelques jours; en s'adonnant à l'absinthe, un soir. Ne resta plus que le suicide, un dimanche, la Seine par souci de simplicité. Il vit des chalands qui comme lui ne verraient jamais la mer… puis… *«releva le collet de son pardessus et rentra se coucher, car cela même, un suicide, lui semblait inutile, se sachant de nature interchangeable dans la foule et vraiment incapable de mourir tout à fait.»*

Jean de la Ville de Mirmont trépassa, lui, pour cause d'obus, en 1914, sur le Chemin des Dames; ses *Dimanches de Jean Dézert* sont, au cas où je ne me serais pas bien fait comprendre, un petit bijou de style et de cruauté!

C. P.

Jean de la Ville de Mirmont
Les dimanches de Jean Dézert
Cent Pages, 2007, 85 p. (100 p. couverture comprise), en réimpression; La Table ronde, 1998, 128 p., Frs 13.40

Répétons-le: seul l'abonnement LA DISTINCTION autorise à se dire distingué Frs 25.– de l'an, c'est donné

Devoir de souvenirs de vacances

Quelque part en Padanie, 2010

Wikifuites et nous

Par le Maître de Cérémonie

AVANT toutes choses, il faut revenir sur des événements récents qui ont passablement remué notre région… Cette année, il y avait un sujet sur toutes les lèvres: Wikifuites!

C'est avec tout son art journalistique et sa capacité d'analyse que Wikifuites a confié à *La Distinction* le soin de faire bon usage des informations collectées.

Grâce à un travail méticuleux, secret et systématique, de nombreuses fuites ont pu être récoltées. Et comme les petits ruisseaux font les grandes rivières, ces fuites ont inondé toute l'actualité. Ces annonces, devenues les sujets de prédilection de tout un chacun, amenèrent de nombreuses personnalités à se sentir obligées de se mouiller…

Cette affaire brûlante, que l'on compare déjà à celle du Watergate, pourrait, dit-on, même faire vaciller Daniel Brélaz de son fauteuil de syndic… Longtemps un mystère entourait les informations que pouvait détenir l'organisation, ses motivations et ses intentions. Il faut reconnaître que, dans cette affaire, le rôle joué par un homme, Michel Desmeules, fut capital. Le syndic de Montricher, qui jouit d'une influence considérable sur cette planète, osa briser le silence:

«Nous avons été tellement tenus au secret que le secret est devenu un vrai secret.»

Il faut avouer qu'à lui seul, Michel Desmeules n'aurait jamais réussi à mobiliser les foules et à faire naître un véritable engouement populaire. Heureusement que Jean-Luc Ardite a su amener le peuple à la démonstration de son adhésion à cette cause:

«La majorité silencieuse se tait. Donc on appelle pour ces élections-là à ce que cette majorité silencieuse fasse entendre leur voix par une abstention massive dans les urnes.»

Dans cette démarche silencieuse mais retentissante, certains tentèrent toutefois de minimiser l'affaire, comme Carole Coupy:

«Est-il nécessaire de créer un maelström de dialogues de sourds face à ce secret de polichinelle?»

Certains groupes plus violents en vinrent même à des enlèvements de personnalités. Leur capacité d'action était extrêmement rapide et efficace. La disparition paraissait instantanée. Frédéric Jaton est certainement celui qui a le plus su saisir ces disparitions inexpliquées:

«Et voici Ambrosi Hoffmann, le troisième des deux Suisses.»

Afin de faire la lumière sur toute cette affaire, les autorités demandèrent à une commission d'enquête parlementaire d'établir un rapport et de livrer ses conclusions. La présidente de cette commission, Madame Isabelle Truan, vint apporter quelques précisions afin qu'aucun doute ne subsiste. Ses ajouts sont particulièrement explicites:

«Ce que je voulais ajouter à mon rapport figure dans mon rapport.»

Au vu de cette brûlante information, nous ne souhaitons pas commenter ces propos et nous préférons vous demander de vous rapporter à l'ajout dudit rapport…

*

Alors que la situation paraissait inextricable et que le célèbre consensus suisse semblait s'effriter et sombrer définitivement, un homme su trouver une solution au problème dont lui-même était partie prenante:

«Je suis prêt à me rallier à une proposition qui va dans le sens de ce que je dis.»

Les capacités de concession et de médiation de Michel Mouquin sont véritablement radicales…

Une fois les débats violents, portant sur le procédé même des révélations, apaisés, se développe une problématique autour de l'école et de ses changements. Anne-Catherine Lyon est la seule à pouvoir synthétiser la réussite du système scolaire vaudois:

«Or, l'école vaudoise a autant d'élèves très forts que les autres systèmes scolaires, mais davantage de trop faibles. Et le fait que l'on s'occupe des plus faibles leur permet d'être encore meilleurs.»

Une analyste de cette envergure devait nous être largement enviée. Et c'est ici une révélation exclusive: Anne-Catherine Lyon a été enlevée durant quelques temps… On a appris que diverses révélations ont retardé sa libération; comme le montre magistralement cette phrase de Joël Marchetti:

«Une véritable chasse à l'homme a débuté pour trouver cette femme.»

L'entier de la communauté internationale s'est confondu en excuses pour cette bévue et ce manque de discernement. Tous s'indignèrent et condamnèrent les propos du journaliste…

*

Toutefois, certains se plurent à jouer aux avocats du diable en défendant les propos de Joël Marchetti, comme Gregory Logean:

«On n'a plus le droit de penser que l'homosexualité n'est pas normale sans passer pour un homophobe.»

Et certains jouent à l'avocat de l'avocat du diable, comme François Longchamp:

«Il est tout à fait innocent de ce qu'on l'accuse! Pour preuve, on ne l'accuse de rien.»

Alors que la situation semblait s'enliser, toutes les solutions furent envisagées. Même les plus extrêmes… Ce qui, à juste titre, indigna Maria Roth-Bernasconi:

«Franchement, quand j'ai appris qu'il y avait des gens qui voulaient réintroduire la peine de mort, mais j'ai été abattue.»

Ces derniers jours, la situation semble retrouver un certain calme, apparent du moins. Et, au milieu de cette euphorie de tranquillité, j'aimerais que, dans ces circonstances et en guise de conclusion, nous prenions toutes et tous quelques minutes pour méditer sur les propos de notre plus grand philosophe, Stéphane Chapuisat:

«Mais tant que ce n'est pas définitivement terminé, rien n'est vraiment fini.»

(Quelques secondes de silence recueilli.)

Quand la Municipalité statue

Par Jean-Yves Pidoux, municipal lausannois des Services industriels

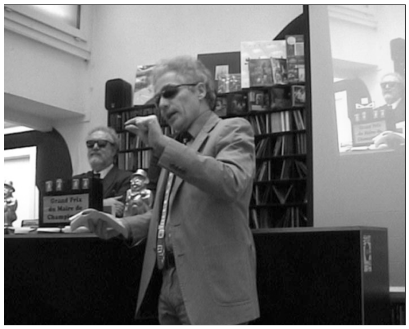
VOUS le savez, Mesdames et Messieurs les représentants de l'assistance publique, de la paresse des médias et de l'organisme délibérant, la Municipalité statue. Me fais-je bien comprendre? Et, lorsqu'elle a statué, elle a de bonnes raisons d'avoir raison. Ce qui est fait est fait, n'est plus à faire, à contrefaire, ni surtout à défaire – en particulier lorsque la Municipalité a choisi de ne pas faire. Tout aussi clairement et indépendamment de cela, la vox populi –ou disons une infime partie de celle-ci, probablement manipulée par des leaders d'opinion dont il plaît à la Municipalité de souligner qu'il leur plaît de se reconnaître comme des leaders– la vox populi, disais-je, a lancé une pétition sur la place de la Palud, une pétition qui prétend imposer une profonde mutation de la physiognomonie de la Ville, en aspirant aussi à la rebaptiser voire à en bouleverser les institutions. Mais ce lancer a loupé lamentablement la fontaine et surtout a négligé de lever les yeux sur la statue qui s'y gèle. Le Conseil communal a voulu qu'un préavis soit rédigé à ce propos. Ce très bel organisme délibérant n'a pas toujours raison –à moins bien sûr qu'il ne fasse siennes les propositions de la Municipalité– mais sa volonté doit être faite. Quoi qu'il en soit donc, la Municipalité a accepté, dans sa prodigieuse collégialité, que ce préavis soit jeté à la face des lausannois en général et du monde en particulier.

Il n'en reste pas moins que celui qui vous parle est le porte-parole de la vérité municipale. Il va donc la dire, la moduler, la proférer en une lente mélopée. Préparez-vous très clairement à une épreuve dont peu jusqu'ici sont sortis réveillés.

Tout aussi néanmoins, je suis ici pour vous rappeler que la Municipalité de Lausanne n'est pas la Mairie de Champignac. Et toute velléité de les confondre, comme celle dont nous avons à débattre ici –et si effervescente que soit cette velléité–, est à vouer à l'usine d'incinération, voire aux plus belles de l'histoire. Quoi qu'il en soit, vouloir, comme l'ont fait certains, concrétiser dans la capitale une virtuosité éminemment et même majoritairement cantonale, serait une faute de goût et de proportion. Lausanne n'est pas le canton, et les confondre c'est comme mêler le cours de la lune avec celui des planètes les plus lointaines de notre système solaire voire carrément celui de la galaxie d'Oscar et Pollux.

Vous aurez remarqué que je dis cela en gardant très clairement à l'esprit le sens de la mesure qui est, comme on peut le déduire à considérer ses magnifiques projections urbanistiques, ses mirobolants plans financiers, ses desseins de stades de métro et de lignes de football, un véritable apanage de la Municipalité (apanage d'ailleurs très probablement appelé à le demeurer à futur, voire à devenir un monopole).

Mais allons plus loin. Comme pourra vous le confirmer tout aussi clairement n'importe quel analphabète à peine capable de lire un journal local (serait-il nimbé de poil à gratuité), notre droit constitutionnel ne nous laisse aucune marge de manœuvre: il est rigoureusement impossible de transformer une célébration de l'esprit en une matérialisation qui, de surcroît non seulement célébrerait, mais encouragerait à la mise en place d'institutions véritablement exogènes. Que nous aimions cela ou non, les contraintes du droit privé comme du droit administratif, du droit des affaires comme du droit public nous interdisent de prendre tar pour bar, de prétendre célébrer un maire là où c'est un syndic qui, très indépendamment, règne. Toutes les dispositions légales, nationales et internationales, qui régissent la propriété cervicale, plombent irrémédiablement la proposition de ces présomptueux ici plaisants, et plongeraient la ville, voire même la Municipalité, dans une terrible irresponsabilité: celle consistant à préconiser l'érection statufiée d'un faciès bien loin d'être de chez nous. Très clairement , cette érection serait de surcoût empêchée par des droits de hauteur, et ce même si la quéquette concernée était réduite à la portion la moins incongrue, et demeurait aussi minime que la prédilection d'un parlement à la laconicité.



Indépendamment de cela – ou plutôt dépendamment de cela –, avec cette érection, les pétitionnaires veulent enfiler une mutation institutionnelle; le Conseil communal, je regrette d'avoir à le dire très clairement, n'a pas vu toute la perversité de ce saucissonnage. On lui demande le petit doigt et il donne le coude, et ainsi les pétitionnaires ont néanmoins mis le pied dans la porte, mais l'organisme délibérant n'a pas mesuré toute la portée de leur désir d'érection.

Tout aussi clairement et maintenant comme à futur, qu'ils soient en tunnel ou de profondeur nulle, les canaux de l'histoire sont des voies qui leur resteront impénétrables – ce qui, pour une note égrillarde que vous voudrez bien pardonner et en raison de l'érection préconisée, est une sage précaution supplémentaire, qu'une fois encore vous devez à l'application exécutive du principe de précaution préservative.

Quoi qu'il en soit c'est donc pour votre bien, vénérables représentants de l'Institut pour la promotion de la distraction, que la Municipalité vous dit non. Vous dire néanmoins –et pour bien mettre les choses au point– que c'est d'ailleurs parce qu'elle vous dit oui à un niveau qui vous est sans doute à peine compréhensible qu'elle peut se permettre de vous dire un non littéral. Mais ce non de surface qui cache un oui de principe, ce non réel qui propulse la Ville tout entière vers un oui prodigieusement virtuel, immensément immatériel, ce non n'en est pas moins absolument vociférant et irrévocable. Très indépendamment de ces néanmoins, ce non est absolument non négociable. Tout aussi clairement, il n'y a et il n'y aura donc aucun champignon à statufier sur les places de notre hypercentre, pas plus que dans les couloirs ramifiés de notre métro passé, présent et futur. Et si par un malheur extraordinaire il venait au Conseil communal, à notre respecté organe délibélant, l'idée saugrenue de ne pas partager le point de vue que la Municipilarité a si brillamment exposé dans le préavis qui est proposé à sa sagace acceptation, il ne serait alors pas exclu que, dans toute la splendeur de son fonctionnement collégial, l'exécutif s'étonne douloureusement de ne pas avoir été compris et exhale, indépendamment de cela, un spasme d'affliction paroxystique.

Au terme de ce très intéressant débat néanmoins, je me réjouis de votre adhésion participante –car votre enthousiasme à prendre le parti de la Municipalité ne m'a pas échappé– et je vous laisse libres, Mesdames et Messieurs, d'apprécier à quel point l'exécutif, une fois de plus, n'a pas failli. Merci de vous être esclaffés avec tant de retenue et merci de suivre les propositions de notre préavis.

Ada Marra, conseillère nationale, reçoit le Champignac d'Or 2010 pour ses nombreux actes de candidatures

Réponse de l'Académie champignacienne à une Municipalité champignacosceptique

Par le délégué aux cérémonies solennelles du Grand Jury du Grand Prix du Maire de Champignac

MESDAMES et Messieurs de l'assistance publique, Mesdames et Messieurs de la presse et de la masse des médias, Monsieur le Municipal des transformateurs qui disjonctent, Ma petite librairie autogérée,

Ainsi donc, elle a fini par répondre. (Par respect pour les autorités, nous feindrons de croire que le corps exécutif est l'auteur de ce texte, alors que tout le monde aura reconnu, derrière la signature du syndic, la patte vraiment si particulière d'Olivier Français.)

Ainsi donc, la Municipalité a fini par répondre à la pétition que vous lui aviez adressée jadis, vous: Champignaciennes, Champignaciens et jeunes Champignacoliques qui faites, chaque jour sauf le vendredi soir et le samedi, la fierté de vos mycéliums.

Dans sa réponse, cette Municipalité tresse bien entendu une avalanche de flagorneries et de professions de foi qui portent l'acte champignacien au pinacle de l'empyrée des cieux du Verbe, mais sous ces compliments choisis se cache un autre sens. Dans l'humus des bonnes intentions affichées, un autre message creuse son chemin souterrain, comme le tunnelier avance dans l'ombre sous la place Saint-Laurent. (Et d'ailleurs c'est à cela que se reconnaît le véritable auteur de ce texte.)

À la fin de l'envoi, la Municipalité touche. Et sa réponse tient au final en trois lettres, dont deux pareilles: NAN. Pas question. On n'en veut de votre monument à la noix. Et pis d'abord, on sait même pas si c'est du lard ou du cochon.

Mesdames et Messieurs de l'assistance publique, Monsieur le Municipal des disjoncteurs transformistes, abasourdis par cette fin de non-recevoir, nous avons d'abord cru que nous avions mal compris. Il fallait soumettre le préavis municipal à une analyse fouillée.

La presse nous expliquait justement hier que, grâce aux cinq millions de volumes des deux derniers siècles numérisés par Google, on venait de faire d'immenses découvertes linguistiques: saviez-vous par exemple que l'expression «Grande Guerre» est apparue en 1914 et qu'elle a pratiquement disparu durant l'été 1939? Vous rendiez-vous compte jusqu'à hier que le monde a usé et abusé du mot «grippe» au cours de l'année 1918?

Sans prétendre égaler Google, ce génial réacteur nucléaire de recherches, nous avons mené notre enquête. En voici les résultats:

Total word count :	[illegible]
Number of different words :	[illegible]
Complexity factor (Lexical Density) :	[illegible]
Readability (Gunning Fog Index) : (6-easy 20-hard)	[illegible]
Total number of characters :	[illegible]
Number of characters without spaces :	[illegible]
Average Syllables per Word :	[illegible]
Sentence count :	[illegible]
Average sentence length (words) :	[illegible]
Max sentence length (words) :	160
Min sentence length (words) :	1
Readability (Alternative) beta : (100-easy 20-hard, optimal 60-70)	17.3

Il y a dans le document municipal 1505 mots, dont seulement 702 différents, ce qui donne une complexité lexicale de 51%, pour une moyenne de syllabes par mot de 1.82. Ah ah…

Sur les 73 phrases du texte, la plus longue fait 160 mots et consiste en une attaque frontale d'une rare perfidie contre le Conseil communal et les pétitionnaires.

Le substantif le plus utilisé est, il fallait s'y attendre, Municipalité: il apparaît 17 fois.

Enfin, en matière de lisibilité, mesurée sur l'échelle de Gunning (qui va de 6, *trop cool*, à 20, *carrément ésotérique*), la réponse municipale obtient un score de 17.3. Elle se place à environ deux points du chef-d'œuvre d'Edward Gibbon, *Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain*, qui fut écrit après un long séjour à Lausanne, ne l'oublions jamais!

Et, si l'on rapporte l'échelle de Gunning à celle de Richter, nous obtenons *«séisme important, pouvant causer des dommages sérieux dans des zones à des centaines de kilomètres à la ronde, fréquence annuelle»*.

À cette étape se pose une question, Mesdames et Messieurs de l'assistance publique, Monsieur le Municipal des factures incompréhensibles, pourquoi un tel rejet?

Écartons le motif le plus vil: l'argent. Lausanne n'a pas de problèmes financiers. Non, non et renon. Elle peut, quand elle veut, créer un M3, et pis un M4, et pis d'autres encore… Elle peut financer de nombreuses chaînes de télé que personne ne regarde… Elle peut empêcher les jeunes de se saouler ailleurs que dans les caves du Comptoir… Elle peut investir des tas de sous dans un stade qu'elle s'apprête à démolir… Elle peut ériger une tour plus haute encore que le bunker hospitalier des radicaux… Oui, la Municipalité de Lausanne peut tout, mais elle veut ce qu'elle veut. Na.

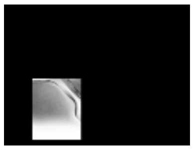
***

Alors, Mesdames et Messieurs de l'assistance publique, Monsieur le Municipal Vert de la Fée Électricité, nous lui répondons qu'il ne suffit pas de vouloir.

Souvenons-nous par exemple d'Ivan.

Ils ont été nombreux à vouloir son départ, à crier «Ivan, on t'en veut!», «Ivan, va-t'en!», «Ivan, du vent!», mais dire n'est pas faire…

Nous avons reçu récemment des nouvelles d'Ivan. Il est toujours parmi nous. On le reconnaît facilement.



Voyez son biceps, son marcel et sa chaînette. Regardez-les bien. On les a retrouvés!

Oui, c'est bien lui!

Il affiche même un nouveau tatouage. Bien sûr, il a changé de costume, pour affirmer sa volonté d'intégration. Il a même trouvé un nouveau métier:

Oui, Mesdames et Messieurs de l'assistance publique, Monsieur le Municipal de la Fée Électricité Verte, la réalité est là, sous nos yeux, plus forte que tous les discours politiques: Ivan a trouvé du boulot chez Cremo, Ivan est dans le vent, Ivan va dans la vente, Ivan vante le vacherin!

***

Certes, le préavis municipal prétend aller au-delà de notre demande en ne faisant rien. Les auteurs affirment avoir déposé en catimini un monument virtuel en un endroit secret et discret, par modestie, car le patrimoine champignacien est à tous et surtout aux autres: Canton, Confédération, Union européenne, Organisation des Nations Unies. Assez de faux-fuyants, de faux-semblants, de jeux de miroirs, de glaces sans tain, de doubles fonds et de palinodies!

Ici se donne le prix que tous nous envient, ici doit être le symbole permanent du champignacisme. La corruption olympique, le tabagisme, l'injustice fédérale ont bien leurs monuments. Pourquoi pas l'art oratoire?

***

Prend garde, Lausanne, tu te mets en retard! Pendant que tes édiles atermoient, pendant que le Conseil municipal envoie des piques contre le Conseil communal, pendant ce dernier lui plante des banderilles dans le gras du dos, d'autres villes prennent de l'avance.

Budapest possède déjà un magnifique groupe statuaire incarnant la lutte de Champignacus, célèbre proconsul romain qui résistait aux barbares d'en face.

Pyongyang se prosterne depuis des lustres aux pieds d'un timonier au verbe tout-puissant.

Cascais, près de Lisbonne, honore comme il convient Charles Ier, marin d'eau douce et roi du bon mot.

***

«La vie punit celui qui arrive trop tard.», a dit Mikhaïl Gorbatchev à Erich Honecker le 7 octobre 1989. Puisse le destin épargner à Lausanne le sort de Berlin-Est.

Oui, Mesdames et Messieurs de l'assistance publique, Monsieur le Municipal de la Fée Verte, la cause champignacienne mérite d'être gravée dans le granit le plus aérien. Nous allons nous attacher à creuser dans ce sens.

***

À bas le sens, à bas la langue,

Vive la parole, vive le Champignac!

Je vous remercie de votre attention. Nous allons maintenant remettre aux lauréats leurs prix, deux diplômes et deux magnifiques statuettes que nous devons au très grand Henry Meyer. Le nouveau moulage, qui a engendré ces splendeurs en résine polyuréthane monochrome, est l'œuvre de Christian Probst.

Mesdames et Messieurs, je passe la parole à l'urne qui va nous communiquer les résultats du Grand Prix.

Procès-verbal de dépouillement des votes pour le prix du Maire de Champignac 2010

Candidat(e)	Voix	Prix
Ada Marra	**16**	**Champignac d'Or**
Bertrand Stämpfli	**15**	**Champignac d'Argent**
Patrick Turuvani	**11**	**Mention "Zoo de Bâle"**
Manuelle Pernoud	**11**	**Mention "Clairvoyance"**
Jacques Baud	**10**	**Mention "Chute libre"**

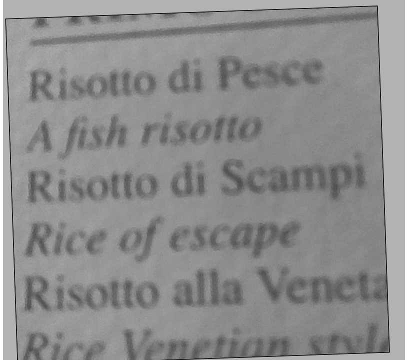
Esther Waeber-Kalbermatten	8	Joël Marchetti	3
Jean-Dominique Vassali	7	Isabelle Truan	2
François Longchamp	6	Francis Parel	2
Marco Danesi	6	Roger de Weck	2
Sepp Blatter	6	Jacques Rochat	1
Gregory Logean	6	Gilles Mestre	1
Michel Mouquin	6	Frédéric Jaton	1
Anne-Catherine Lyon	6	Carole Coupy	1
Maria Roth-Bernasconi	6	Jean-Noël Cuénod	1
Jean-Luc Ardite	5	Journal de Morges	1
Philippe Lavanchy	5	Michel Desmeules	1
Christian Lüscher	5	Pierre Ruetschi	1
Stéphane Chapuisat	5	Julien Magnollay	1
Anne Laurent-Jaccard	4		

Votes valables **162**
Votes blancs **1**
Votes nuls **1**
Votes **164**
Votants **82**

Fait à Lausanne, le 12 décembre 2010

Patrick Turuvani, journaliste, reçoit la mention «Zoo de Bâle».

Devoir de souvenirs de vacances



Menu à Venise, le 24 septembre 2009

Quatre-vingt-neuf, l'autre

POUR l'opinion dominante occidentale, le long processus de la chute du communisme s'est progressivement réduit à une image radieuse et à un conte enchanté: la chute du Mur de Berlin en novembre 1989 aurait marqué le triomphe libéral et inauguré l'extension démocratique de l'Union européenne à l'Est, voire aurait carrément signifié la fin de l'histoire (bon, cette dernière thèse s'est trouvée très vite démonétisée par le comportement navrant de la réalité). Vingt ans après l'événement, il valait la peine de se demander si ce consensus positif avait également cours sur les rives du Prout, du Danube, de la Vltava, de la Vistule, de l'Oder et de la Neisse.

Rappelant l'étourdissant *12h08 à l'est de Bucarest* (film de Corneliu Porumboiu, sorti en 2007), la préface de Heurtaux et Pellen pose les questions de départ: que s'est-il vraiment passé en 1989? À travers ce film, il semble impossible de connaître le déroulement des faits dans une petite ville de province au jour de la chute des Ceausescu. Comment interpréter le moment révolutionnaire? (Aucun des témoins interrogés n'est d'accord.) La vie des gens a-t-elle changé depuis lors? (Pas vraiment, au vu de leur quotidien plus ou moins miteux.)

Diverses contributions vont tenter, pays par pays, de répondre à ces questions. Parfois, les lectures des années 1989-1991 se contredisent dans le pays même: du côté de Chisinau, les «moldovanistes» y voient l'affirmation de la «statalité» (nécessité de l'indépendance) de la Moldavie, tandis que les «roumanistes» y trouvent le départ du mouvement historique qui (ra)mènera à la (ré)unification avec la Roumanie. Devinette: à qui profitent le retour à la graphie latine en 1989 ou la parution en 2003 d'un dictionnaire moldave-roumain?

On ne saurait résumer toutes les réponses que l'ouvrage apporte à ces questions, mais disons qu'il est frappant de constater partout le même phénomène: une contre-mémoire de 1989 s'est mise en place en Europe centro-orientale, qui fait de cette année non pas la date de la libération de l'emprise soviétique, mais celle de la perpétuation, jusqu'à nos jours dans certains cas, d'un pouvoir communiste masqué. Réformateurs venus des PC et anciens dissidents sont associés dans la condamnation d'une «complicité» réalisée au travers d'un «pacte secret», destiné à leur permettre de contrôler longtemps encore le pouvoir et de poursuivre le pillage des ressources nationales (puis des fonds européens).

Certes, cette vision conspirationniste du passé récent trouve une partie de ses racines dans le véritable spectacle d'ombres chinoises que fut la «révolution» roumaine de décembre, pour laquelle de nombreuses zones d'ombre subsistent de nos jours, mais elle néglige complètement l'incertitude de la situation de 1989 et le poids des expériences antérieures de réforme ou de subversion du système soviétique. La fameuse «autolimitation» de Solidarnosč (ou les convergences avec l'aile moderniste du Parti hongrois) était avant tout une manière d'éviter la répétition des anciennes tragédies. Évidemment, au vu de l'effondrement qui a suivi, cette stratégie peut paraître timorée, tant il est facile pour les prophètes du lendemain de faire passer les prudences pour des complicités.

La dénonciation du travestissement des PC en PS («partis successeurs»), du vol éhonté des biens nationaux au travers de privatisations qui favorisèrent les plus marioles des bureaucrates, le «complot des voleurs», la «maffia rouge» et autres slogans de gros calibre prennent évidemment leur sens dans le combat politique actuel, et ont servi de munitions pour la conquête du pouvoir par le PiS à Varsovie ou le Fidesz à Budapest.

L'idée de ce «pacte des élites» auparavant antagoniques est apparue très tôt après le changement de régime en Pologne (mais on la perçoit déjà dans la forte réticence des insurgés de 56 et du cardinal Mindszenty face au gouvernement d'Imre Nagy). Elle imprègne la volonté de «lustration» (épuration) en Tchéquie et la rage dénonciatrice des ultra-nationalistes polonais (Walesa lui-même fut un moment présenté comme un agent de la police politique). On retrouve cette vision au sein de la droite hongroise qui l'an passé est revenue au pouvoir (et plus fortement encore chez Jobbik, qui réclame la dissolution du PS pour «association de malfaiteurs»). Évidemment, venant de ces milieux-là, le report de la responsabilité des dysfonctionnements de la société (corruption, dilapidation, clientélisme, absence de sens du service public) sur une cause extérieure s'inscrit dans la grande tradition calimérienne du «martyr des nations» et dans la non moins traditionnelle recherche des boucs émissaires. Elle mêle confusément les crimes du communisme et les désillusions du libéralisme débridé qui lui a succédé avec un projet de conquête durable du pouvoir.

Le grand mérite du livre est d'inclure dans sa description des moments trop souvent tombés dans l'oubli: la Table ronde polonaise (en février 89 déjà), les descentes de mineurs dans la capitale roumaine, le débat sur la future capitale allemande (18 voix de majorité) ou l'incendie du Parlement bulgare en 1997. Les auteurs sont nombreux, pourtant ni la Slovaquie ni la Hongrie ne sont traitées, ce qui laisse un grand trou au cœur de l'Europe centrale. Le parti-pris politologique étroit des directeurs d'édition amène pas mal de contributions à négliger l'histoire (on se contorsionne pour ne jamais aborder l'idée de nationalisme, on s'étonne du maintien d'un PC «canal historique» en pays tchèque, sans mentionner la solide implantation de ce courant avant-guerre, à l'inverse des contrées plus à l'Est, etc.) et à se gargariser d'étiquettes et de concepts (l'«offre politique») peu intéressants.

Une sorte de grand malentendu continental est-il en train de se mettre en place? De même que les Européens de l'Ouest ont raffolé de la *perestroïka* et adulent encore Mikhaïl Gorbatchev tandis que pour une bonne part des Russes cette époque marque le début (sinon la cause unique) de leurs malheurs, le jugement toujours plus négatif porté sur le «moment 1989» en Europe centrale et orientale pourrait prochainement remettre en cause pas mal de certitudes établies.

C. S.

La table ronde polonaise, février-avril 1989

«Il faut interroger les processus de construction mémorielle. La mémoire peut être manipulée par les deux côtés; il n'y a pas une bonne mémoire et une mauvaise, il n'y avait pas d'un côté une mémoire officielle, mauvaise par définition, portée par le pouvoir sortant, et de l'autre, une mémoire d'opposition, bonne par définition. Le travail historique n'est pas non plus exempt de manipulations ou d'influences politiques et mémorielles. Il faut toujours s'interroger sur les raisons pour lesquelles nous regardons les événements de telle ou telle manière. Les points de vue changent. Nous sommes heureux aujourd'hui de montrer une belle carte: il y a la démocratie partout, et il n'y a plus de guerre en Europe, tout le monde est content. Mais qu'en sera-t-il dans quinze ou vingt ans?»

Jean-Yves Potel,
1989 à l'Est de l'Europe, une mémoire controversée, p. 321

Luc Rosenzweig & Yacine Le Forestier
Parfaits espions, les grands secrets de Berlin-Est
Rocher, 2007, 281 p., Frs 38.90

Le titre est bien niais, le contenu insiste lourdement sur les aspects les plurs romanesques (coucheries, Markus Wolf le super-espion, etc.). Le sujet vaut toutefois qu'on s'y attarde.

La police politique est-allemande fut dissoute dès le 11 décembre 1989, ses archives sont accessibles depuis 1992 (sauf celles du *Hauptverwaltung Aufklärung*, département des renseignements extérieurs, qui ont été prudemment détruites avant l'effondrement). Le cas est unique à l'Est où l'ouverture des dossiers représente un vif enjeu politique encore aujourd'hui, sans même parler de la filiation KGB-FSB en Russie. L'unification de l'Allemagne s'est faite avec une clause de non-rétroactivité des lois, empêchant les inculpations. Erich Mielke, le dernier chef de la Stasi, a été mis en accusation pour des faits remontant à Weimar. Les stasistes ont été tous licenciés, avec pour les plus âgés une pension de 400 euros.

Les chiffres d'abord, vertigineux: dans cet État de 16 millions d'habitants, dont 2 millions de membres du parti, le ministère de la Sécurité d'État employait 4'000 fonctionnaires en 1953, 55'000 en 1975, 99'000 en 1989. Cette croissance folle ne vient pas du règne de l'armée Rouge, mais du régime papelard des années Honecker. Pour la période 1949-1989, on dénombre également près de 500'000 *Inoffizielle Mitarbeiter*, les informateurs enregistrés. Pour rappel: un nombre significatif de leaders de l'opposition figuraient au nombre de ces indicateurs. Six millions de dossiers (202 km linéaires d'archives) furent constitués sur les citoyens du pays. (Le score *per capita* de la police fédérale suisse –700'000 fiches reconnues *officiellement*– est nettement battu.)

Après quelques années de terreur stalinienne traditionnelle, la RDA abandonna au début des années 60 ses méthodes les plus extrêmes, sans totalement renoncer aux actes de violence (12'000 en 1988, répertoriés par les associations de droits de l'homme), pour privilégier une «dictature de la vertu», sans trop de brutalités inutiles. Le recrutement des indicateurs devint un objectif impératif, quantifié selon le plan quinquennal. Ce sont souvent des volontaires, faiblement rémunérés mais très entourés affectivement: les témoignages évoquent «la vraie vie, l'action, le soutien» que savent dispenser les agents traitants. Plusieurs milliers de fonctionnaires surveillent le courrier. À Leipzig, un plan d'internement de 3'000 personnes, dans les locaux de la foire, était prêt à fonctionner.

L'ouvrage explique que l'origine de la Stasi remonterait, plus qu'au totalitarisme, à un trait de mentalité propre à l'Allemagne, ce «pays de délateurs». L'*Anpassung* (le conformisme absolu) viendrait du protestantisme, car Luther prônait le respect des autorités. De là cet appel permanent, pour un oui ou un non, à l'intervention de la police, qui serait la marque des Teutons. Ce «besoin d'État» aurait été combattu en RFA où l'on aurait «forcé» la population à aller vers l'autonomie. La valeur scientifique de cette patapsychologie des peuples est démontrée dans les pages suivantes par quelques évidences irréfutables: les Français sont «intrinsèquement indisciplinés sur les routes», les Anglais adeptes de la «fourberie souriante» et les Tchèques pratiquent la «ruse avec l'autorité». On peut plus simplement voir dans la toute-puissance de la Stasi, «le glaive et le bouclier du parti», la marque de la fragilité, interne et externe, du régime est-allemand.

Georges Marion
Berlin 1989
Seuil, septembre 2009, 245 p., Frs 36.90

La fragilité, c'est justement ce que décrit intelligemment le livre de Marion, au travers d'une suite de portraits bien agencée.

Symbole des symboles, le Mur de Berlin, à la différence du Rideau de Fer, avait une valeur militaire nulle, tourné qu'il était vers l'intérieur, comme ces citadelles de l'âge classique, dont les canons surveillaient l'agitation des villes. En revanche, le «rempart antifasciste» sauva un régime qui avait vu s'exiler près de 3 millions d'habitants (surtout des jeunes) depuis 1949.

Hans Modrow, qui fut le dernier premier ministre communiste allemand, témoigne qu'on l'avait chargé en 1961 de calculer à quel moment son usine de matériel électrique allait se trouver incapable de produire: ce moment approchait à la veille de la construction du Mur.

Un autre effondrement, méconnu, faillit se dérouler durant le glacial hiver 69-70, un an avant les émeutes de la Baltique polonaise: blocage des transports et de l'énergie, pénuries sur plusieurs semaines, bureaux et écoles fermés. La réaction du pouvoir consista à décider l'élimination de Walther Ulbricht, et à faire un peu plus tard le choix de l'endettement pour éviter la répétition de tels épisodes.

Cette situation au bord du gouffre se retrouva en 1989: la RDA était ruinée, accablée par une dette considérable. Ce qu'on a pris pour la dissolution fulgurante du «meilleur élève de la classe socialiste» ressemble, avec le recul, à la simple faillite d'un État mal géré par une bande de pieds-nickelés bornés.

Honecker ne vit rien venir. Même s'il se méfiait de Gorbatchev, il persista à croire à la protection soviétique au moment où Moscou lâchait la RDA dans un grand donnant-donnant avec Bonn (et Washington). Le régime de RDA applaudit bruyamment la répression de Tien An Men le mois où la Hongrie rendait un hommage solennel à Imre Nagy sur la place des Héros de Budapest. Finalement, le 17 octobre 1989, Honecker fut mis à l'écart du BP par un vote unanime (y compris lui-même!). L'ouverture du Mur ne fut en fait décidée par personne. Elle résulte de divers cafouillages successifs: un Günther Schabowski qui bredouille en conférence de presse que le changement commence, selon lui, tout de suite; une ruée de la population sur les postes frontières; un lâchez-tout de fonctionnaires laissés sans consignes. Au final, une question reste sans réponse. De Gorbatchev au capitaine des gardes-frontières d'un poste au milieu de Berlin, personne n'a voulu prendre la responsabilité d'un bain de sang. Déjà Brejnev en Pologne avait fait de même. Était-ce seulement parce que la guerre d'Afghanistan absorbait toutes les ressources militaires de l'empire rouge?

La RDA est véritablement née en supprimant la liberté de circulation de ses citoyens. Elle a tiré des ressources de cette limitation, car si le régime empêchait ses citoyens de partir, il expulsait, moyennant de fortes sommes, des opposants qui désiraient rester. Cet État a commencé à s'effondrer lorsque, durant les vacances de l'été 1989, les couches les plus favorisées du régime (jeunes couples avec enfants et Trabant) votèrent avec les pieds en franchissant la frontière austro-hongroise. Ensuite, ce fut le 9 novembre 1989, et la ruée des Est-Allemands sur Berlin-Ouest.

Le plus incroyable, c'est que le 10 novembre au matin, *ils sont rentrés à l'Est*. La vraie révolution était là.

Jérôme Heurtaux & Cédric Pellen (dir.)
1989 à l'Est de l'Europe,
une mémoire controversée
L'Aube, 2009, 335 p., Frs 53.20

Sylvain Savoia & Marzena Sowa
***1989** (Marzi, intégrale tome 2)*
Dupuis, 2009, 238 p., Frs 42.–

Les années 1988-89 dans les souvenirs d'une petite Polonaise, cela donne surtout les absences du père (ouvrier dans la sidérurgie) et les inquiétudes de la mère. La jeune Marzi apprend la vie au travers des *telenovelas* brésiliennes, grand succès dans la Pologne de Jaruzelski: elle y voit les premiers noirs de sa vie. Peu après, fouillant dans la bibliothèque familiale, elle tombe sur les photos de cadavres de Katyn dans les livres édités par la résistance.

Au milieu parfois de quelques mièvreries, on admire de belles reconstitutions des grands ensembles d'une ville industrielle, avec leurs appartements minuscules et leurs liens sociaux à toute épreuve. Le récit du ravitaillement chez les cousins campagnards se complète d'une description quasi-ethnographique du pantagruélique repas traditionnel de Noël. Le tout présente une société qui apparaît aujourd'hui étonnamment homogène par son niveau de vie et son système de valeurs (plus complexe que le simple papisme, comme on le voit lorsque les parents se disputent pour savoir s'il vaut la peine d'aller contempler l'apparition de la Vierge sur les fenêtres d'une école dans un village voisin).

Ajoutés à la BD, des entretiens menés par la scénariste lors d'un récent passage au pays du *bigos* témoignent d'une double déception. Pour les Polonais, les fruits de la liberté ne sont pas forcément aussi gros qu'espérés: *«Nous voulions la liberté, mais aussi l'amélioration de nos conditions de vie. Nous avons la liberté, mais les conditions de vie sont toujours difficiles.»* Avec en plus une forte impression de s'être fait voler la vedette par d'autres, pourtant tard venus à la contestation: *«La chute du Mur? Pourquoi on en parle plus fort que ce qui s'est passé chez nous? Les Polonais n'ont pas su médiatiser les changements. Nous sommes un peuple complexé. Nous nous voyons pires que ce que nous sommes vraiment.»* Au final se laisse entendre un sentiment proche de la satisfaction symbolique, de la dignité retrouvée: *«L'Europe a ouvert ses frontières. Nous partons où nous voulons. Pas comme avant. Moi, je ne suis pas encore parti. Je n'ai jamais passé une seule frontière. Mais je sais que si je le voulais, je pourrais. J'ai cette liberté… Et mentalement, ça a tout changé.» (M. Sw.)*

Début 1989, les négociations sur la transition.

Daniel Vernet
1989-2009, les tribulations de la liberté
Buchet-Chastel, 2009, 237 p., Frs 36.90

Au sujet des vingt années qui nous séparent de 1989, Daniel Vernet a livré un classique ouvrage de «relations internationales», rempli de grands personnages, de grandes puissances, de grandes généralités, de vastes perspectives et de bons mots (comme la magnifique *«résilience de l'État-nation»).*

L'Europe, les États-Unis, et la Russie occupent le devant de la scène, peu de pages pour l'Asie chinoise, des taches blanches pour l'Afrique et l'Amérique du Sud. Le texte est enlevé, parfois un peu trop. À deux reprises, il est question de «dizaines de milliers» de morts au moment de Tien An Men, ce qui en ferait dans le rapport durée/létalité un des plus grands massacres de l'histoire contemporaine.

Et l'auteur de conclure: un système stable, celui de la Guerre Froide, a donc été remplacé par une «incertitude générale», la «réussite» de l'Europe fait face à l'«échec», intérieur et extérieur, de Washington et à la «perte» de la Russie, devenue un «pétro-État autoritaire». Les États-Unis ont passé dix ans à se chercher un ennemi, qui les a surpris un jour de septembre 2001. On a assisté au «retour de l'histoire». Difficile de dépasser les platitudes dans un projet pareillement stratosphérique. Bien entendu, la date de parution (en en pleine crise des *subprimes*) marque la date de péremption des idées avancées: la démocratie «montre ses limites», la justice internationale «rompt avec la tradition qui remonte au traité de Westphalie», la vague libérale «reflue», etc. *(C. S.)*

Devoir de souvenirs de vacances

Vallon Pont d'Arc (Ardèche), juillet 2010

Gérontologie appliquée

Traitement des déchets

Commune de Bex

Vous bénéficiez du privilège d'avoir atteint l'âge honorable de 85 ans (voire plus) et nous tenons à vous exprimer tous nos compliments.

Sachant que vous résidez dans votre propre logement et afin de répondre au souhait du Conseil communal, nous avons le plaisir de vous offrir

50 sacs à ordures de 17 ou 35 litres

Lettre officielle, 2011

Urbanisme pratique

Procédure accélérée

Lausanne, le 3 décembre 2010

Dans les tamédias romands

Orthographe moins sûre mais informations plus assurées

8 février 2011

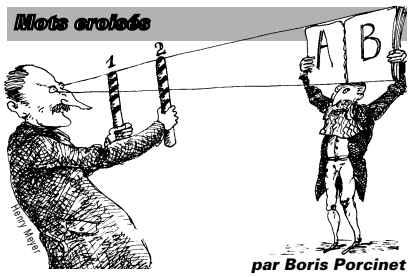
Expiration de l'inspiration

Submerger l'inondation?

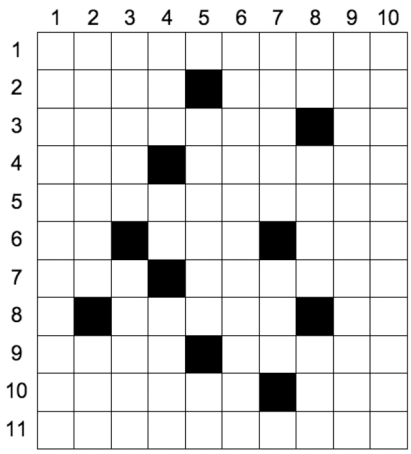
Afrique
Les actions se multiplient en faveur de Dame nature, comme le gigantesque projet pour endiguer l'assèchement du lac Tchad. Lire…

bluewin.ch, 10 septembre 2010

Mots croisés



par Boris Porcinet



De gauche à droite
1. Tête à queue sur la droite.
2. Veut garder l'arme… à droite – Cause mal.
3. Permet de s'habiller sans frais – Veut se passer de l'arme… à gauche.
4. Constatés – Lames de taille.
5. Permet de voyager sans frais.
6. Question de lieu ou de choix – Toujours le premier pour faire la fête – Bout de Glaris.
7. Met le métier sur l'ouvrage – Mise au poteau.
8. À boire avec modération, sinon gare au bleu – Article courant à Tunis.
9. Unité de scène – Éjecte ou du style.
10. Compte beaucoup de feuilles par livre – Mis ailleurs.
11. Fortes quand on fonce avec du rouge.

De haut en bas
1. Pas trop rasant à droite.
2. Degré de la vieille école – Prénom anglais.
3. Prénom chanté – Suit la tête.
4. C'est du chinois, et abstrait en plus – Vendeur d'Ascona – Mastiqué.
5. C'est du chinois, la plupart du temps – Cinq sur cinq.
6. Habiles à la besogne.
7. Donnera du spectre – Rajeunit la suite.
8. Il vaut mieux ne pas être son adversaire – Il vaut mieux prendre le sien que celui d'un adversaire – Mauvais retour de service.
9. Écrit et raccourci.
10. Remises à niveau, c'est le pied.

Comprendre les médias

La Tuile
journal satirique jurassien
N° 465, décembre 2009, Frs 5.-

«Cette institution crapuleuse achève d'enfoncer dans la merde ceux qui sont déjà sur la paille et qui tombent souvent à la charge de la société.» Ces propos, énergiques à défaut d'être nuancés, ne visent pas le petit crédit, la viticulture valaisanne, les boutiques de fringues «de marque», les gérances immobilières ou la spéculation boursière, mais l'incontestée *Loterie romande*, celle qui s'affiche la bouche en cœur sur tous les supports médiatiques possibles, nimbée de l'aura orangée du généreux mécénat culturel, du glorieux subventionnement sportif et l'incontestable financement caritatif.

Modeste journal satirique jurassien, *La Tuile* (40 ans et toutes ses dents) aborde bien sûr ce sujet avec la volonté de rouler dans la fange le directeur de ladite Loterie, qui est un *«Franc-Montagnard pas franc»*. C'est le fonds de commerce de tout journal de carnaval, même s'il paraît chaque mois. À l'argument de bons sens qu'évoque le rédacteur, on pourrait ajouter le caractère fortement addictif des jeux proposés, la phénoménale injustice sociale que représente cet «impôt sur les pauvres», la dangereuse dépendance financière que subissent de nombreux organismes aux buts parfaitement louables, l'idéologie paralibérale du gagnant individuel sélectionné par sa confiance en soi et la main invisible du tirage au sort, le pouvoir budgétaire discrétionnaire dont disposent des gens qui ne sont élus par personne, les réseaux de connivence ainsi engendrés, etc.

Au final, il n'y a plus que de minuscules organes de presse, sans le sou, campés sur un lectorat inexpugnable, qui puissent encore reprendre une thématique élaborée depuis plus d'un siècle, car même les milieux religieux, eux aussi largement arrosés, ont cessé de voir le diable derrière les jeux d'argent. Il faudra s'en souvenir quand les petits canards auront cané, et que seuls les médias «professionnels» auront le droit de dire ce qu'il convient de penser.

Des grands quotidiens aux petites associations (et vice-versa), des bien-pensants philanthropiques aux artistes hypercritiques, des rugbymen velus aux sylphides de la danse contemporaine, des jacobins passés de l'État de Vaud au monde associatif aux anciens trotskystes devenus cinéastes, tous chantent les louanges la Loterie romande, dont *on* ne saurait se passer, dont *ils* ne sauraient se passer, et cela va continuer encore longtemps, même après la récente et homérique bataille du Tribolo, dans un affrontement totalement binaire entre les casinos-du-grand-capital et ce prétendu service public. *(J.-F. B.)*

La Poste suisse contre la diversité d'opinion
Petit manuel de résistance
La Vache Noire, Case postale 67989,
1800 Fribourg, 1999, 48 p., Frs 3.50

Ainsi donc *Le Courrier* a une fois de plus sauvé sa peau. Une levée de boucliers a évité, du moins pour l'immédiat, au quotidien indépendant publié à Genève de succomber sous les assauts d'une entreprise d'État, la Poste. Depuis janvier, cette dernière entendait augmenter de plus de 300'000 francs la facture annuelle pour la diffusion du journal, au motif aberrant qu'il serait «supra-régional», alors que la loi sur l'aide à la presse parle de «presse régionale». La mauvaise foi le dispute ici au grotesque. D'autres publications sont également victimes de ce délire. La presse associative ne peut par exemple prétendre au tarif réduit que si ses publications sont adressées uniquement à des «membres» et non à des «abonnés». Comment a-t-on pu en arriver à ce point où l'organisme qui est chargé de la diffusion des périodiques sur le territoire de la Confédération devient un obstacle à l'expression des groupes minoritaires?

Pour comprendre cela, il vaut la peine de retrouver au fond des bibliothèques une petite brochure anonyme et bilingue (français et singinois), éditée il y a douze ans par le Mouvement libertaire fribourgeois. Depuis que l'esprit de rentabilité s'est emparé des ex-PTT, leur direction n'a eu de cesse d'éradiquer toute forme de prix réduits en faveur des journaux, en invoquant un coût énorme pour l'entreprise. Une hausse, lente et inexorable, prétendit depuis lors se rapprocher de la «vérité du marché». Mais cela ne suffisait pas, il convenait également de diminuer le nombre des bénéficiaires. Toutes les ruses imaginables ont été mobilisées pour servir à cette fin: neutralisation des grands éditeurs en les sortant du lot commun et en leur offrant une négociation individualisée; interprétation de plus en plus restrictive de la définition d'un «journal»; taxation exorbitante des changements d'adresse; augmentation du nombre minimum d'abonnés; division entre les petits regroupements et les grandes associations influentes; contrôle tatillon des tirages confié à un organisme extérieur, la Remp, qui prélève sa dîme au passage. Hier c'était donc la réinvention de la territorialité et de la notion d'association. Demain, ce seront de nouveaux critères de contenus, ou de liens avec web, allez savoir. Quand on veut tuer son chien…

Les joyeux anarchistes, réunis à l'enseigne de la Vache Noire, avaient largement anticipé cette évolution et distillaient quelques précieux conseils de résistance: mentir comme des gorets sur les tirages, livrer systématiquement des données complètement brouillées, mal classées, toujours changeantes, pour empêcher les comparaisons d'une année sur l'autre, changer régulièrement d'office de dépôt pour désorganiser le contrôle, ne jamais répondre au courrier administratif, etc.

Pour sa part, face à la hausse des tarifs et à la recrudescence des tracas bureaucratiques de toutes sortes, *La Distinction* a tout simplement renoncé à attendre du monstre jaune qu'il daigne la considérer comme un journal. *(I. T.)*

Prélude à l'après-midi d'un iphone

Le matin des magiciens

J'ARRÊTE la sonnerie de mon réveille-matin et je m'octroie encore quelques minutes d'immobilité totale. Je me lève, je prends une douche, je m'habille et je vais déjeuner. Crotte! Plus de lait. Sur un papier j'écris «coopé lait» avec un des petits crayons piqués chez Ikea dont j'ai saturé mon appartement pour en avoir toujours un à portée de main. Je glisse la feuille dans la poche de ma veste. En mâchant mes cornflakes secs et en buvant mon café noir, j'écoute distraitement les infos de la Première. Qu'est-ce que je pourrais me faire à midi? Il me reste des porreaux, j'ai des patates, va pour un papet vaudois. J'ajoute «saucisson» au billet de commissions. Je vérifie l'heure à mon poignet et je pars au boulot en sifflotant.

Tiens! Il fait déjà jour. Je sursaute. Il y a longtemps que je devrais être debout. Comment se fait-il qu'il n'ait pas sonné? Pourtant l'alarme était programmée à la même heure pour toute la semaine. Je m'assieds et, les yeux à peine ouverts, je comprends: j'ai oublié de le mettre à recharger sur le support de la table de nuit. Je saute du lit et me mets à sa recherche. Il n'est pas à la cuisine, pas aux toilettes, pas dans les poches des habits que je portais hier, ni dans mon sac. Je fonce sur le téléphone fixe pour l'appeler. «Appel vers…», ok, je traverse l'appartement à pas feutrés pour ne pas rater la sonnerie. Silence. En revanche quelqu'un répond:

– Tu n'es pas au boulot?

Ce n'est pas mon numéro que j'ai appelé, c'est celui de la personne que j'ai quittée hier soir prématurément sous prétexte que je devais me lever tôt.

– Si, mais il n'a pas sonné, et en voulant l'appeler pour le retrouver je me suis trompé et j'ai fait ton numéro, excuse-moi, je t'appelle plus tard.

Oui, mais mon numéro je n'ai jamais pris la peine de le mémoriser, ni de l'inscrire dans le répertoire du fixe. Je rappelle la personne, qui répond étonnée:

– Je ne pensais pas que tu me rappellerais si vite, tu voudrais t'excuser de m'avoir laissé tomber hier soir?

– Je devais *vraiment* me lever tôt, maintenant il faut que je retrouve ce satané appareil, j'en ai besoin pour la journée. Peux-tu me rappeler?

Je repose le fixe, qui peu après se met à sonner. J'explique un peu mieux le problème à la personne et elle finit par trouver mon numéro de mobile dans ses contacts. Je le note après plusieurs minutes passées à chercher un stylo qui fonctionne. Je m'appelle et je retiens mon souffle en parcourant l'appartement. Silence. Tout à coup je comprends que la batterie est probablement déchargée et qu'il ne peut plus sonner. J'entreprends une fouille systématique, sous les meubles, sous les coussins du salon, dans le panier à linge sale, partout, mais sans résultat. Je m'assieds pour réfléchir. Quel idiot! J'ai dû l'oublier dans l'auto. J'enfile un peignoir sur mon pyjama et cours au parking souterrain. Il est bien en vue sur le siège du passager. Ouf! Mais comme je n'avais pas verrouillé la voiture, je frémis à l'idée qu'un ado de l'immeuble aurait pu le piquer…

*

Je me rends dans mon bureau pour le brancher à l'ordinateur. Une chance sur deux pour que la prise USB soit dans le bon sens. Bon! Je la retourne. Aussitôt l'appareil me demande le «PIN code». Heureusement que j'ai inscrit tous mes mots de passe dans un fichier Filemaker. Qui bien sûr me demande le sien. J'obtempère mais il refuse de s'ouvrir: «Le mot de passe indiqué ne permet pas d'accéder à ce fichier. Réessayez.» Évidemment j'ai fait sans y penser le code de ma Supercard, celui que j'utilise le plus régulièrement. Il ne faudrait tout de même pas que j'oublie le code des codes, celui qui n'est écrit nulle part. Au deuxième essai, je fais une faute de frappe. Finalement le fichier accepte de s'ouvrir. Reste à savoir sous quel titre j'ai entré le code de l'appareil. «Code»? Ce serait idiot puisque ce sont tous des codes. «PIN»? Ça m'étonnerait, je rétice aux anglicismes de mauvais goût. «iphone» c'est le plus probable. Mais ça ne marche pas. Bon, il faut que je fasse défiler les fiches une à une. Heureusement celle que je cherche se trouve dans les vingt premières, sous «Code iphne». J'en profite pour corriger.

*

Je décide d'aller déjeuner pendant que la batterie se recharge. Zut! Plus de lait. Je reviens à l'iphone, appuie sur le bouton principal et déverrouille l'appareil en glissant du doigt la flèche vers la droite. J'ai regroupé les applications pour n'avoir qu'un écran d'accueil, mais je ne me souviens pas si j'ai mis l'icône de «ShoppingList» dans «Listes» ou dans «Services». Finalement je la retrouve dans «Recettes». Il faut que je répare ça. Je garde le doigt sur «Recettes» jusqu'à ce que les icônes s'affichent et frémissent. Je fais glisser l'icône de «Shopping-List» du regroupement «Recettes» dans le regroupement «Services». J'ouvre «Services» puis «ShoppingList» et choisis «Coop» dans la liste des listes. Je tapote + et le clavier apparaît. J'écris «lqit». J'efface et je recommence. Toujours «lqit». Une troisième fois, en regardant le clavier, encore «lqit». Je mets un bon moment pour comprendre que j'ai malencontreusement glissé le doigt sur l'icône du globe terrestre ce qui m'a fait basculer sur le clavier français. Je reviens au clavier suisse-romand et j'écris avec satisfaction «lait» dans la liste Coop de mes commissions.

*

Comme la batterie est déjà remontée à 25%, je vais aux toilettes et j'en profite pour avertir mes collaborateurs que je suis coincé dans un embouteillage et que je ne passerai que l'après-midi.

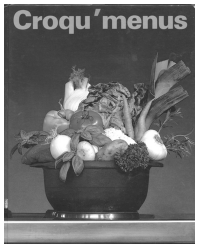
Mais je rebranche l'appareil sur le secteur pendant la douche puisque c'est le seul endroit où je ne peux pas l'utiliser.

Une fois habillé, je vais consulter le réfrigérateur: il me reste de la pâte à gâteau et cinq poirreaux.

J'ouvre «Recettes» puis l'application «ELLE à table» et je tape poirreaux: «La recherche n'a retourné aucune recette». Ah bon! Peut-être qu'il n'y qu'un R? Ouais! Autrement dit le jour où je voudrai une recette à base de sinorodon, il faudra d'abord que je vérifie l'orthographe du mot dans l'application dictionnaire «Antidote». Bref, j'ai le choix entre «Entrées», «Plats» et «Desserts». Par curiosité, je demande la «crème brûlée aux jeunes poireaux»: «dix minutes de préparation», ouaho! «Une heure de cuisson et deux heures de repos», bof! D'ailleurs mes poireaux n'ont plus l'air très jeunes. Je finis par choisir la quiche du dimanche, bien que je n'aie pas de saumon et qu'on soit vendredi. Je tapote sur + pour mémoriser la recette. Je quitte «ELLE à table», et me rends dans l'application «ipod». Je recherche les podcasts enregistrés la veille et j'enclenche celui de la Première. Je mets les écouteurs et je reviens sur «ELLE à table» pour retrouver la quiche du dimanche. Je coupe mes «poireaux en fines lamelles» et les fais «rissoler à la poêle dans une noix de beurre» tout en écoutant le quatrième volet intitulé «Implacables outils» de la série d'Histoire vivante consacrée au progrès.

Sch.

Gratuit à Aubonne



Manuel de recettes culinaires. Moyen d'enseignement intercantonal, éd. LEP (papet: p. 185)

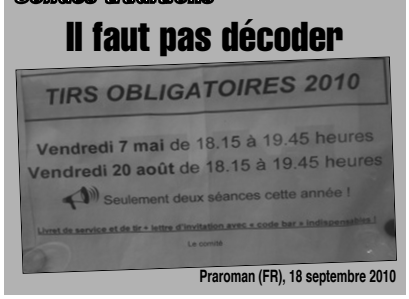
CHF 2.20 sur l'iTunes Store

CHF 2.20 sur l'iTunes Store

CHF 21.- sur l'iTunes Store

Gratuit sur www.rsr.ch/

Solides traditions



Praroman (FR), 18 septembre 2010

Devoir de souvenirs de vacances

Sauclières (Aveyron), septembre 2010

Quand les revues se donnent un mauvais genre

Tintin au pays des philosophes
Hors-série
de Philosophie magazine,
septembre 2010, 102 p., Frs 15.–

Signe des temps, pas un magazine ne peut se passer de son numéro spécial consacré à la BD. Bon sujet pour une revue des revues. Commençons par le plus pataud: *Philosophie magazine* n'a retenu du thème que la nécessité de s'affubler d'une couverture cartonnée. Ce numéro largement régressif répète les figures imposées de la tintinolâtrie la plus béate. Michel Serres y déclame son habituel sermon sur la haute philosophie qui irriguerait l'œuvre d'Hergé.

Les articles et interviews, commandés à des intellectuels vedettes, révèlent, bien plus qu'une réelle connaissance de l'œuvre d'Hergé, les idées fixes des auteurs. Pierre Pachet croit discerner dans *Le sceptre d'Ottokar* une réflexion républicaine et pacifiste, inspirée par Malaparte, sur la fragilité des démocraties, alors que la Syldavie est une monarchie d'opérette, qui comme le Pontevedro de *La veuve joyeuse* doit beaucoup à la Hongrie du Régent Horthy, avec sa couronne sacrée (que certains à Budapest veulent soit dit en passant réintroduire de nos jours dans la Constitution). Élisabeth de Fontenay aime que Milou ne soit jamais en laisse. Raphaël Enthoven confond les jodhpurs et les pantalons de golf. Serge Tisseron met en balance le «secret de Tintin» (Hadoque est un bâtard de Louis XIV) et le «secret de Hergé» (son père aurait été le fils illégitime de Léopold II). Jean-Marie Apostolidès se demande si Tintin est androgyne ou hermaphrodite. Quant à Pascal Bruckner, il n'hésite pas à voir en Abdallah la géniale préfiguration des enfants des baby-boomers soixante-huitards.

Ne surnagent de ce naufrage que les contributions du sinologue Léon Vandermeersch qui, à propos du *Lotus bleu*, rappelle que les Japonais n'étaient pas intéressés au commerce de l'opium en Chine et qu'Hergé transpose des Britanniques aux Nippons ce trafic pour les noircir encore davantage. Quant à Philippe Delisle, il rappelle l'importance du catholicisme missionnaire chez Hergé et sa détestation, évidente dans de nombreux albums, de l'impérialisme anglo-saxon, d'obédience protestante.

Relevons pour terminer, dans le ton de la revue, que l'oubli de la dimension hitlérienne et antisémite de la première version *L'étoile mystérieuse* reflète à choix un *deal* avec la maison Moulinsart, qui a largement autorisé les illustrations ou un refoulement qu'il faudrait rapidement soigner…

Le Monde diplomatique
en bande dessinée
Hors-série, s. d., 100 p., Frs 18.–

L'événement est dans l'édito: pour la première fois sans doute depuis que ce journal a été créé, un numéro démarre sur un gag. Certes, il n'est pas hilarant à se rouler par terre, mais cette innovation valait la peine d'être signalée, sans pour autant en dévoiler la *vis comica*.

La centaine de pages qui suivent s'efforce de démontrer, avec un bonheur inégal, qu'on peut réaliser une bande dessinée qui éclaire la réalité présente. Une bonne histoire contemporaine de la Corée du Sud ou une description du traitement post-traumatique des réfugiés victimes de la torture côtoient des récits plus convenus, certains même carrément illisibles (sur la mystique tchétchène, par exemple). La tradition n'est pas absente, avec une espèce d'«histoire rouge de l'Oncle Paul», cosignée par Michel Warschawski pour le texte (quelle idée?). Il y a même un roman-photo social. Les dessins souffrent d'une identique hétérogénéité, et curieusement le trait le plus puéril rejoint le graffiti le plus postmoderne, dans la même insignifiance.

Bande dessinée,
un autre regard sur le monde
Hors-série de Books
avril-mai 2010, 100 p., Frs 13.80

On connaît le principe de frustration sur lequel repose le magazine *Books*: traduire des articles à propos d'ouvrages passionnants qui ne sont pas, du moins pour l'instant, publiés en français. Avec la BD, ce principe échoue, puisque la plupart des œuvres mentionnées dans ce numéro hors série ont paru chez divers éditeurs, du plus «grand public» au plus confidentiel. L'amateur éclairé pourra ainsi relativiser très vite les louanges, parfois mais pas toujours, appliquées sans discernement à tous les auteurs de la «nouvelle bande dessinée internationale».

L'analyse du genre se limite malheureusement à des textes américains prônant une lecture psychologique contemporaine de Töpffer (sans se soucier de son époque) ou une vision ethnique un tantinet limitée («la BD, un art juif»). Après les banalités introductives de l'inévitable Benoît Peeters, le ravi de la case, qui essaie de nous faire gober que le *Lotus bleu* d'Hergé préfigure le *Gaza* de Joe Sacco, il convient d'effectuer son choix parmi les trois chapitres proposés (autobiographie, reportage, histoire). Et si l'on est un peu lassé par les récits de vie angoissés des trentenaires de la classe moyenne nord-américaine, on restera ébahi devant l'éventail des sujets abordés désormais par la littérature graphique: le manga social japonais, le BD féministe turque, les aventures de superhéros musulmans, la lutte solitaire d'un dessinateur russe contre l'occultation du Goulag, la vie quotidienne des homosexuels allemands ou la guérilla fondamentaliste chrétienne en Ouganda. Le choix est vaste. *M. Sw.*

Derib, Rosy & Kornblum
Attila, l'intégrale
Dupuis, 2010, 240 p., Frs 44.60

Été 1967, un chien qui parle fait son apparition dans le journal *Spirou*. Le dessin, très minutieux, ressemble beaucoup à celui de Peyo. Cet énième héros animalier, pompé (c'est très visible sur les premières esquisses) sur le Droopy de Tex Avery (comme le Gai-Luron de Gotlib à ses débuts, d'ailleurs) fait l'objet d'une histoire passablement banale d'espionnage enfantin. Seulement voilà, le dessinateur provient d'une Helvétie qui passe sans doute à cette lointaine époque pour exotique aux yeux des jeunes Belges et Français, et il en profite pour situer le décor entre lacs et Alpes.

Révélation pour les lecteurs romands en culottes courtes: la BD n'est pas condamnée à représenter toujours la même francophonie des pays d'Oïl, mais peut se rapprocher de ce qu'ils voient tous les jours, avec PTT et CFF. Quelle Suisse, se demande-t-on, quarante ans plus tard? Moins folklorique qu'on pourrait s'y attendre, pas de Heidi donc mais une taupinière militariste (le clébard est agent du contre-espionnage), des uniformes et des armes partout, un contrôle policier omniprésent, auquel n'échappent jamais ces maladroits malfrats que sont Labouf, Lerazé et Kaktus, plus tard Monsieur Grismouron, vil captateur d'héritage. La xénophobie et l'anticommunisme, pourtant très en vogue dans la Suisse et la BD de cette époque, sont absents. Cette édition intégrale, agrémentée de bonus lourdement complaisants, comme dans les pires DVD, montre aussi que les épisodes ultérieurs sombreront dans le gnangnantisme puéril (un enfant d'une tendre naïveté viendra adoucir le tempérament sarcastique du chien doté de la parole) et le merveilleux à deux sous.

Baru
Vive la classe!
Futuropolis, 2011, 59 p., Frs 29.20

«Bon pour le service – bon pour les filles»: pour expliquer aux plus jeunes lecteurs ce qu'était la conscription, la réédition de cet album paru en 1987 est précédée de quelques pages introductives. Cet éloignement temporel n'enlève rien à la force du témoignage dessiné de Baru au sujet du conseil de révision, moment symbolique de feu le service militaire obligatoire, et des journées de bringue à tout casser qui s'ensuivaient dans la Lorraine de 1968. Loin des émois parisiens, le rite de passage de l'adolescence à l'âge adulte se perpétuait avec l'approbation générale des autorités, maire, curé, adultes. Le trait excessif et les cadrages heurtés de l'auteur accentuent encore la brutalité des actes racontés.

On reste stupéfait de voir à quel point les violences contre les jeunes filles, les beuveries de longue durée, l'obligation de nourrir et abreuver les conscrits, ainsi que les rixes entre bandes rivales de porteurs de cocardes tricolores étaient admises comme mode normal de socialisation des jeunes mâles. En revanche, l'origine étrangère des familles de la quasi-totalité des protagonistes ne faisait manifestement l'objet d'aucune attention particulière. À Longwy, la machine à intégrer fonctionnait alors à plein, au détriment des femmes et des faibles.

Golo
Mes mille et une nuits au Caire
Futuropolis, 2009-2010,
2 vol., Frs 31.20 l'un

Voilà un livre qui mériterait une seconde sortie par les temps qui courent. Il raconte quelques allers et retours France-Égypte entre 1974 et 2006. Un soixante-huitard dégrisé découvrait alors la vie des Cairotes: les blagues (*nokta*), les fêtes (*mouled*), les fèves (*foul*), la chicha et le haschisch (ça, il connaissait déjà), les génies et les démons (*djinns* et *afrites*), le diable (*shaïtan*), la répression politique, et surtout ces formules de politesse exquises *(«que ta journée soit de miel»)*.

Golo brasse ses souvenirs et les réminiscences de diverses époques (il rêve en compagnie de Bonaparte), se balade dans pas mal de milieux sociaux très différents. La construction, parfaitement anarchique, relève du conte oriental, de la Cour des Miracles, du grand bazar, ou des dérives éthylico-urbaines, avec cet ami Goudah «créateur de situations» et blagueur professionnel. Bref, une ambiance du tonnerre, pas trop desservie par un dessin malhabile, à la Wolinski.

Charles Masson
Droit du sol
Casterman, 2009, 432 p., Frs 46.70

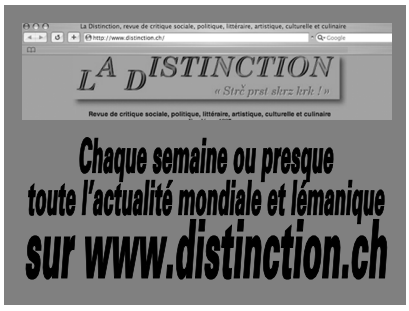
Les frontières de la France passent dans l'océan Indien entre Mayotte et Anjouan: 70 km de détroit que des milliers de miséreux tentent de franchir sur des barcasses pour pénétrer en Europe. Cette lointaine frontière entre la prospérité et l'extrême misère influe sur le comportement de tous, expatriés, indigènes et migrants, pour le meilleur et –plus souvent– le pire. Les bases de la République, à commencer le symbolique «droit du sol», qui fait du tout enfant né en deçà de la frontière un possible citoyen, et même les soins élémentaires prodigués autrefois par la médecine coloniale, ne tiennent plus face à la pression démographique et aux choix politiques effectués en métropole.

En quelques destins qui se croisent, l'auteur (médecin vivant à la Réunion) montre, loin des manichéismes habituels, à quel point nul ne peut ressortir indemne de cette formidable inégalité, qu'un personnage résume d'une phrase: «le dernier arrivé est un con».

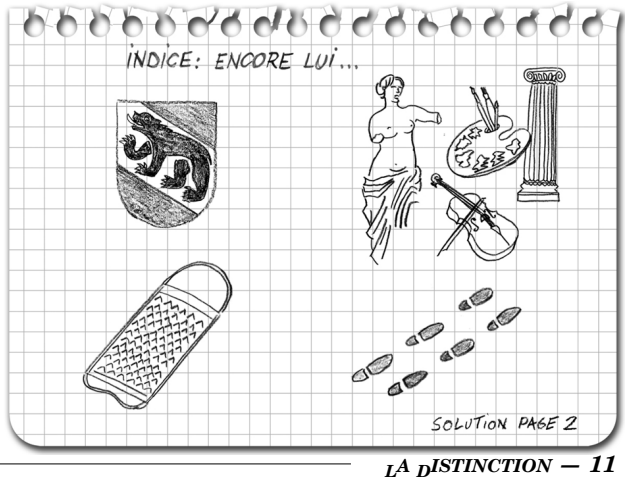
Même si tous les fils du scénario ne sont pas parfaitement noués au terme de la lecture, la longueur de l'ouvrage et la sincérité de l'auteur permettent de s'immerger dans une réalité minutieusement et finement décrite, avec juste ce qu'il faut de cynisme pour ne pas s'ennuyer. *(M. Sw.)*

Blain & Lanzac
Quai d'Orsay
Dargaud, 2010, 96 p., Frs 26.90

Les prix et les commentaires positifs s'accumulent sur cet album. Il pourrait même servir la possible campagne électorale de son modèle, autrefois ministre des Affaires Étrangères, tant il y fait montre des qualités les plus françaises: énergique, bravache et totalement creux. On sent que le scénariste (pseudonyme d'un fonctionnaire) est un imitateur-né, et qu'il a multiplié devant le dessinateur Blain les gesticulations et les envolés de Dominique de Villepin. Mais au-delà de cette reconstitution talentueuse, tout se répète un tantinet et le récit tourne en rond. Combien de tomes prévus?



Rébus de la société



Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Quarante-septième épisode

Résumé des épisodes précédents

Durant la Conférence sur la piraterie en Méditerranée, qui se tient à Nyon, Walther Not a été chargé de suivre la délégation britannique. La nuit est tombée sur la cité de la porcelaine, et l'inspecteur-stagiaire vient d'être étourdi par un violent coup de béquille dans la poitrine.

Nyon, bord du lac,
dimanche 12 septembre 1937, 1h00

J'avais, depuis quelques jours, le sentiment qu'une bonne part de mes interlocuteurs se fourvoyaient, qu'ils refusaient de voir la réalité en face, bref qu'ils se mettaient la tête dans le sable. Jamais je n'aurais imaginé me retrouver moi-même dans cette position inconfortable, du moins aussi littéralement. Lorsque je revins à moi, je sentis que mon menton et la paume de mes mains reposaient sur du sable. L'odeur d'algues et le clapotement des vagues me permirent de comprendre que je n'étais pas allongé au milieu d'un chantier où l'on se serait apprêté à me couler dans le béton. Je me trouvais bien au bord du lac, entouré de bois flotté et de plumes de cygne.

M'efforçant de bouger le moins possible, je vis au loin un halo lumineux qui absorbait les étoiles à l'horizon du sud: ce devait être Genève. Derrière moi, un feu crépitait, et des voix parlaient un anglais châtié.

Très lentement, je tournai le visage vers la droite, me râpant au passage la joue sur le sable, comme si je me rasais avec une lame émoussée. Accumulés le long du mur du quai, de gros blocs de roche formaient la digue. Au-delà, dans le silence de la nuit avancée, quelques rayons de lumière indiquaient la présence d'un hôtel, tandis que les phares des rares voitures sillonnant la route du Lac passaient bien au-dessus de la plage, comme le feu d'un phare arythmique.

Poussant le regard aussi loin que mes vertèbres cervicales me le permettaient, je finis par apercevoir l'homme en costume blanc que j'étais en train de suivre dans mes derniers souvenirs. Enveloppé dans un plaid, il se tenait à deux mètres de moi, assis sur un roc, ses cannes posées à côté de lui. Mon mouvement ne lui échappa pas.

– Mon nom est Ross, Tom Ross. Vous êtes un imprudent, inspecteur Not; j'aurais pu vous égorger et jeter votre cadavre dans le lac… J'ai tué pas mal de monde, savez-vous, parfois sans plaisir, parfois avec.

Il tenait mes papiers dans ses mains, et parlait d'un ton très doux, presque timide. Dans ses yeux clairs dansaient les reflets des flammes.

Au son de sa voix, ses sbires se rapprochèrent, formant un cercle autour de nous.

***

En m'asseyant sur le sable, je fis face au colonel Ross. J'avais devant moi une légende vivante, le plus célèbre et le plus mystérieux agent secret du siècle, celui qui avait fait chuter le plus vieil empire de la Méditerranée. Beaucoup le croyaient mort depuis des années.

– Connaissez-vous le désert, inspecteur? Dans le désert, c'est beaucoup moins bien qu'ici. La nuit, il y fait froid, beaucoup plus qu'on l'imagine, et ce froid glace pour toujours le cœur des hommes. Dans le Wadi Rum, le désert de la Lune, près d'Akaba, il est une montagne qui ressemble à celle-là.

Son doigt pointait en direction du Salève.

– Nous dormions souvent au pied de cette falaise, Smallegg et moi, parmi les Bédouins de l'émir Fayçal. Votre pays est fatal pour mes amis, inspecteur… L'émir est mort il y a quelques années à Berne (1) et John a succombé hier dans un prétendu accident d'avion. Savez-vous qui l'a tué?

J'avais du mal à parler. La bouche sèche, je bredouillais sous le coup de l'émotion. Ma réponse n'allait certainement pas le contenter:

– Ce pourrait être un coup des services secrets allemands…

– Balivernes, contes des mille et une nuits!

– …ou alors des Soviétiques.

– C'est bien plus vraisemblable. Nous étions au bord de récupérer leur agent Poretzky et de démasquer leurs réseaux dans le Royaume-Uni. Certains en frétillaient déjà au sein du MI6.

Il dévissa la poignée d'une de ses béquilles et me tendit la fiasque qu'elle contenait.

– Buvez sans crainte, c'est de la citronnade. Très rafraîchissant dans la fournaise, ajouta-t-il en adressant un sourire ironique à ses hommes, qui tenaient tous un verre de bière à la main.

Le seul portrait connu du colonel Ross après 1935. Il apparaît ici en convalescence à la suite de son accident de moto.

Puis il se tourna vers moi, et continua sur le ton de la confidence:

– Bien entendu, je n'ignore pas que par la même occasion nous allions mettre la main sur la machine de codage de la Wehrmacht. Il semble bien que les Russes font le forcing pour nous en empêcher. Tout indique qu'ils ont compris que la guerre d'Espagne est perdue et songent à renverser leurs alliances. Moscou va conclure bientôt un pacte avec Berlin…

Je n'en croyais pas mes oreilles, tant cette affirmation allait à l'encontre de ce que je croyais avoir compris de la situation internationale.

– Mais le pacte franco-soviétique signé par Laval et Staline? Et les affirmations répétées de Litvinov encore ce matin?

– Staline est un charmeur de serpents, il hypnotise ses adversaires et endort ses spectateurs. Nous avons tenté toute la journée de prendre contact avec Litvinov, ce fut impossible tant ses gardes faisaient barrage. Nous sommes persuadés qu'il va disparaître prochainement et qu'il sera remplacé par quelqu'un qui incarnera la nouvelle politique (2). La possession de la machine Encrypta serait certainement un atout de plus pour les Soviets dans la négociation qu'ils envisagent. Vous comprenez, inspecteur?

– Cela me semble tout de même peu vraisemblable. C'est comme si vous me disiez que le soleil va se lever à l'ouest dans dix minutes…

– Pour ma part, j'en ai vu d'autres, vous n'imagineriez pas quelles promesses ont été oubliées, quels serments ont été trahis ces derniers temps. Moi aussi, j'ai cru… mais la vie est une enclume sur laquelle le temps frappe. Quittez la stupidité, et vous vivrez, Et marchez dans la voie de l'intelligence!

Je demeurais abasourdi.

– Nous avons mal très fini la dernière guerre, je peux en témoigner, et cela annonce les prochaines. Savez-vous que Wilson souhaitait que la conférence de la Paix se déroule à Lausanne, tandis que Lloyd George voulait Genève. Si l'on avait suivi le président américain, les Allemands défileraient depuis quinze ans derrière des banderoles proclamant «À bas Lausanne!», tandis que les Hongrois réclameraient chaque jour la révision du traité de Chillon. À mon avis, la Suisse peut remercier Clémenceau d'avoir imposé Versailles…

Il me présenta alors deux de ses hommes.

– Restons pratiques. Je souhaite garder le contact avec vos services. Voici E125 et E127, alias Palmer et Saunders (3). Ils viennent de Cambridge où tout le monde est travailliste. C'est pour ça qu'ils sont très bien introduits dans les milieux de gauche à Genève et pourront vous informer de ce qu'ils apprendront. Il sera facile pour vous de les rencontrer au Palais des Nations. Vous pourrez aussi vous adresser à E221 ou à E242…

Les deux espions protestèrent immédiatement:

– Vous n'y pensez pas, chef: ce sont des agents conservateurs!

Le colonel Ross empoigna ses béquilles pour se redresser.

– Nous allons repartir pour Londres dans quelques heures. Cette conférence va déboucher sur un échec lamentable, comme c'était prévisible. Mais je me serai au moins bien amusé. Au fond, le désert est très ennuyeux, tandis que la Suisse… Ici tout est dissimulé, les apparences mentent, les mensonges même mentent, il faut tout mettre en doute, interpréter chaque parole, on ne s'en lasse jamais.

Il m'expliqua ensuite rapidement à quel point les Suisses ressemblaient aux Bédouins. La même propreté méticuleuse se retrouvait sous les tentes du désert et dans les foyers helvétiques. Le même amour des armes les unissait: «Vous ne verrez jamais un Bédouin sans son poignard et son fusil, tout comme le soldat-citoyen suisse considère son mousqueton comme un membre de la famille à part entière.» Il n'y avait pas plus d'Arabes que de Suisses, Ross n'avait jamais rencontré que des Wahhabites, des Howeitas ou des Koraïchites, de la même manière qu'il y avait si peu de Suisses, alors qu'il y avait tant de tribus helvétiques, Zurichois, Bernois, Vaudois ou autres. «Et surtout, parce qu'ils sont également nés sur une terre ingrate, les Bédouins, comme vous, sont des pirates continentaux, qui prélèvent leur butin sur tout ce qui passe à proximité, et qui profitent par tous les moyens des malheurs de leurs voisins, ne l'oubliez jamais.»

Les salutations furent brèves. Tous les hommes se retirèrent avec leur patron, me laissant seul sur la plage. Les béquilles du colonel Ross ne firent aucun bruit sur le sable.

Je cherchais à retrouver mes esprits. Un peu d'eau fraîche sur le visage me fit du bien. Il était trois heures du matin. Le commandant de la Sûreté attendait certainement que je lui fasse mon rapport au plus vite. Je me mis en route pour la gare.

***

Dans la salle d'attente, sous une affiche au slogan richement poétique, «Tartegnin, pays du bon vin», mon collègue Potterat dormait la bouche ouverte, affalé sur la dure banquette de bois. Au premier grincement du parquet, il se redressa pourtant avec précipitation.

– Ah, c'est toi, mon Walti! Je demandais où tu avais bien pu passer, pas. Maintenant que je te connais, j'ai deviné que tu étais parti pour de nouvelles fregatses! Ah, mon cradzet!

Une fois de plus, j'avais renoncé à lui faire part de ce qui m'était arrivé. De toute façon, il s'en souciait comme d'une guigne.

– Moi, j'ai eu vite fini avec le Bauffe: le conseiller d'État qui n'aime pas les dames a un tout petit gosier, pas. Il ne tient pas la distance. Qu'est-ce tu veux? Il vient vieux. Au septième demi, à la Couronne, il était fin prêt; au treizième, au Soleil, il tenait une de ces mâchurées. Il ne pouvait plus se ringuer, pas. Alors il est sorti à quatre pattes en bouélant comme un possédé que les socialos voulaient sa peau, que les radicaux étaient en train de le lâcher et qu'il les emmerdait tous autant qu'ils étaient.

L'inspecteur n'approuvait pas de tels débordements, mais, malgré le respect absolu des autorités qu'il affichait en tout temps, la déchéance d'un membre du gouvernement ne manquait pas de le réjouir tout de même.

– Finalement, j'ai quitté le Bauffe à la rue de Rive, quand il a voulu grimper par-derrière sur la statue du banneret. Il s'y est tant mal pris qu'il a fait tomber toute la colonne dans la fontaine (4), pas. Il y a eu un tel tredon que j'ai préféré le laisser tout seul.

Le colosse de la police vaudoise me prit par le bras et m'emmena sur le quai. Au milieu de la nuit, la gare de Nyon était aussi déserte que l'Arabie.

– Bon, c'est pas tout ça. On va prendre le premier train pour Lausanne, il ne s'agirait pas de manquer le début de la journée officielle du Comptoir. Attends voir, je regarde à quelle heure il est…

Il sortit un vieil horaire chiffonné d'une des poches de son manteau et entreprit d'en tourner les pages en humectant bruyamment son index.

Je sentis à ce moment-là un picotement étrange au bout des doigts, comme l'envie de saisir moi-même l'horaire pour vérifier les informations. Certes la lenteur de Potterat m'exaspérait, mais je ressentais autre chose, comme si j'étais en train de passer à côté de quelque chose de capital, de la solution d'un problème très important. De quoi pouvait-il bien s'agir?

(à suivre)

1) Fayçal Ier, roi d'Irak, expira effectivement dans une chambre d'hôtel de la ville fédérale le 7 septembre 1933, alors qu'il buvait une tasse de thé. On établit qu'il fut victime d'une attaque cardiaque. *(N. d. T.)*

2) En fait, le commissaire du peuple aux Affaires étrangères ne sera démis de ses fonctions qu'en mai 1939. *(N. d. T.)*

3) John Leslie Palmer et Hilary Aidan Saint George Saunders travaillaient au secrétariat permanent de la SDN à Genève. Sous le pseudonyme de Francis Beeding, ils ont rédigé de 1928 à 1946 les aventures du colonel Alastair Granby, de l'Intelligence Service.

4) La statue de maître Jacques a bel et bien été retrouvée fracassée en une trentaine de morceaux un jour de 1937. Jusqu'à cette publication, on en attribuait la responsabilité à divers hurluberlus du coin qui se seraient livrés à des paris stupides. *(N. d. T.)*

Aménagements urbains

Sages recommandations

Lausanne, avenue des Bergières, février 2011